

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

25^e ANNÉE

N° 10

OCTOBRE 1882.

L'éducation devant le dogme ancien et la philosophie moderne

Suite et fin de la conférence de M^{me} Rosen, à Seignelay (Yonne).

(Voir revue d'août 1882).

Nos souffrances physiques sont aussi causées par notre ignorance, très profonde encore, des évolutions favorables ou nuisibles par lesquelles la nature agit ou réagit sur nos organismes. C'est encore là une question d'amélioration morale. Quand MM. les médecins aimeront assez l'humanité pour dépouiller leur déplorable parti pris, ils étudieront, et, forcés d'admettre l'existence et le rôle des fluides chez l'être vivant, peut-être trouveront-ils les moyens de nous guérir, ne fût-ce que du rhume de cerveau pour lequel, dit plaisamment Alphonse Karr : « Tout ce qu'ils sont parvenus à faire a été de l'appeler *coryza*. » Les douleurs sans nombre issues de l'ignorance ne sont-elles pas un suprême appel de la nature en faveur du progrès intellectuel, comme les fruits amers de l'égoïsme sont la preuve irréfutable qu'en dehors de l'amour fraternel il n'est pas de bonheur ici-bas ?

Mais comment introduire dans l'éducation ces principes rénovateurs tant que l'on confiera les enfants, d'une part à la foi aveugle qui dit : « Crois ou sois damné, » d'autre part, aux adeptes d'un matérialisme qui, sous prétexte de science, écarte l'âme pour laisser toute la place aux appétits physiques. On a dit que la morale était indépendante de toute croyance. C'est là un sophisme grossier. Si la vie s'arrête à la tombe, les très rares personnes qui pratiquent ici-bas le bien pour le bien lui-même sont de nobles dupes, voilà tout ; et je vais vous en donner une preuve brutale.

La société actuelle maintient la servitude de la femme. Cela se passe chez nous et partout, à la grande honte et surtout au grand détriment des nations. Eh bien, en cet état de choses, lesquelles d'entre nous possèdent le plus d'éléments de bonheur au point de vue matérialiste ?

Voici deux femmes.

L'une, aussi jeune aussi belle que vous voudrez la supposer, préfère mourir de faim plutôt que d'accepter des ressources avilissantes. Elle se

Octobre 1882.

1.

respecte et prétend être respectée. Elle déclare vouloir travailler et refuse obstinément de se vendre. Celle-là subit la misère sous toutes ses formes, dans toute son horreur; et, quand arrive le jour où sa mise, son logement, sa vie entière enfin, accuse un dénuement complet, ses propres amis font le vide autour d'elle; ses fournisseurs qu'elle ne peut payer aussi exactement qu'elle le voudrait, — car on sait que, dans une foule de cas, le travail de l'ouvrière, souvent même celui de l'institutrice, ne saurait donner du pain, — ses fournisseurs, dis-je, la pressent, la poursuivent, l'insultent!... Que j'en ai vu mourir à la peine de ces sublimes femmes qui, pour laisser à leurs enfants un nom intact, une mémoire vénérée, ou simplement parce qu'elles avaient au cœur le divin amour de l'idéal, ont subi le martyre de la vertu!....

Celle dont nous allons parler sait être de son siècle. Elle n'a pas de ces scrupules... inintelligents auxquels sacrifient les niaises qu'on appelle : *honnêtes femmes*. Elle sait que la femme esclave peut régner par le vice; couronne de fange, dit-on? Que lui importe, pourvu que le feu des diamants en illumine les souillures? Qui donc parle de dignité, d'opinion publique? La dignité dans des haillons? le respect de la misère honorable? Allons donc! Ceux dont son luxe éhonté fait prospérer les affaires ne sont-ils pas courbés, chapeau bas, devant elle? N'est-elle pas un objet de secrète envie, qui sait, hélas! d'admiration, peut-être, pour ces pauvres petites travailleuses qui, hâves et lasses, marchent sous les éclaboussures de son équipage? Monsieur le prince X. et cent autres ne sont-ils pas à ses ordres? Ne lui sera-t-il pas loisible de les mettre simplement à la porte quand elle les aura consciencieusement ruinés et même déshonorés?... En voilà assez, n'est-ce pas? Ce lamentable tableau qu'on ne m'accusera point d'avoir chargé, vous émeut d'indignation et de pitié. Eh bien, si le matérialisme dit vrai; si la mort est un trait net, ineffaçable, qui biffe la vie en la déclarant nulle et non avenue; si nous ne portons pas en nous l'immortalité proclamée par la nature, c'est la courtisane qui a raison, et l'honnête femme fait un métier de dupe. Si, destinées à disparaître sans retour, nous ne sommes que des animaux encore infériorisés par la tyrannie de l'homme, soyons au moins des animaux heureux. Ne commettons pas la sottise de sacrifier cette unique et courte existence à l'honneur, à la considération, puisque l'un et l'autre se trompant d'adresse vont à celle qui vit de sa dépravation et fuient celle qui meurt de son honnêteté. Je le répète, au point de vue matérialiste, cette immonde logique est inattaquable. Heureusement que, malgré ces dissolvantes théories, la femme, en général, conserve en son âme la foi dans l'immortalité; peut-être ne lui manque-t-il, pour se dépouiller de ses langes intellectuels et moraux, que de relever de Dieu seul, en s'affranchissant du prêtre. Oui, Mesdames et Messieurs, en l'état actuel de la société, sauf le caractère sacré que revêt la personne humaine par la persistance ultérieure de la vie solidaire

et l'excellence des destinées que nous promettent les lois universelles, en dehors de cela, disons-nous, je ne connais pas *une seule raison* qui soit assez concluante pour nous empêcher de tomber jusqu'au plus bas degré de l'échelle morale.

Vous donc, Messieurs, qui, les premiers proclamez le néant final, voyez si, pour vos mères, vos sœurs, vos épouses et vos filles, vous en acceptez les effroyables conclusions. — Quant à moi, de toute la puissance d'un être qui se sent indestructible, je proteste, comme femme et comme esprit humain, contre cette doctrine d'ignorantisme et de démoralisation qui a nom « matérialisme ». En face de certaines tentations, d'entraînements en apparence irrésistibles, toute opposition peut être bravée, toute conséquence voilée ou méconnue. Seule, la vraie dignité subsiste. Quand on se respecte comme immortel et responsable, on ne fait rien dont on puisse rougir devant soi-même ; on se sent chargé d'âmes dans l'exemple et les procédés qu'on doit à son entourage, et cela même est un lien d'amour qui rend le devoir facile et doux. L'important est donc de démontrer Dieu et la solidarité dans l'immortalité de par les irrécusables lois de la nature.

Pour cela, nous ne devons négliger ni mépriser aucun fait révélateur, si minime qu'il paraisse. La lumière est aux chercheurs intrépides. Nous vivons en un siècle de merveilleuses découvertes, où l'utopie de la veille devient la réalité pratique du lendemain ; nous n'avons donc le droit d'affirmer ou de nier que ce que nous avons *expérimenté*, et, dans une foule de cas, l'expérience décisive d'un progrès capital porte sur une circonstance infime. Il semble que la nature, en bonne mère qu'elle est, mette ainsi à notre portée une instruction de laquelle dépend le progrès humain ; car il est indéniable que, des préceptes que nous croyons devoir déduire de la marche naturelle des choses, dépend la morale régnante et par suite les destinées des nations. Les faits sont régis par les idées ; les anciens déjà l'avaient compris ; nous voyons Homère, Hermès, Socrate, — je les nomme au hasard — Platon, Confucius, Scakiâ-Mouny, le Christ et mille autres, consacrer, et au besoin sceller de leur vie, ce principe tellement vrai dans son essence, qu'aujourd'hui même il s'impose à la société nouvelle et que de l'application qu'on en fera surgira le *sine qua non* social : ÊTRE OU NE PAS ÊTRE !... Aussi les vrais penseurs modernes proclament-ils ces notions à la face du monde. En vain le matérialisme s'accroche en désespéré à tous ces grands noms dont il se réclame impudemment. Voltaire, Claude Bernard, etc., qu'il invoque en faveur de sa thèse, ne lui appartiennent pas.

Toute la glorieuse pléiade dont les lumières resplendent en France et dans le monde entier est spiritualiste. Voltaire fut un chercheur, un démolisseur de préjugés ; il plaida le pour et le contre pour les besoins de sa cause ; mais si, jusqu'à son dernier jour, il répudia le clergé, ce qui était son droit, il ne nia jamais Dieu. Il a fallu tordre, dénaturer ou taire

ses propres paroles pour en arriver à le donner comme athée. De même pour Claude Bernard, dont cette triste école s'est audacieusement emparé ; bien qu'il ait écrit :

« Dire que le cerveau sécrète la pensée, reviendrait à prétendre que l'horloge sécrète le temps ». Et ailleurs : « Rien ne naît, rien ne se crée ; tout se continue. »

Voilà de bien belles paroles, à travers lesquelles transparaît victorieusement l'immortalité. Le matérialisme sait bien qu'il ment en s'autorisant de ces illustrations-là. Franklin et Cuvier étaient-ils matérialistes ? Qui net dont la conclusion est : « Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse » ; Michelet qui écrivit *la Bible de l'humanité* ; Lamartine, auteur de *Jocelyn*, des *Harmonies*, des *Méditations*, étaient-ils matérialistes ?

Et maintenant le grand pontife de la poésie lyrique et dramatique, le géant de la pensée contemporaine, Victor Hugo, est-il matérialiste, ou supposerons-nous que, pour être et rester poète, il a dû demeurer étranger au mouvement scientifique ? Nous le voyons donc, Mesdames et Messieurs, l'élite de l'humanité proteste par ses œuvres contre les dissolvantes doctrines du néant.

Que l'étude spéciale de la matière constitue une étape de la science, soit. Dans cette acception, elle rend des services qui ont droit à notre gratitude. Mais dès qu'elle s'érige en philosophie et prétend s'imposer comme le dernier mot de l'intelligence devant la nature, nous devons dire : Arrière. Si nous repoussons l'infailibilité du clergé, ce n'est pas pour introniser l'infailibilité de la science !

A bas l'infailibilité humaine !

Heureusement, comme je viens de le démontrer, la prétention du matérialisme au monopole de la science est une usurpation flagrante. Ceux-là mêmes qu'il appelle à l'appui de ses ténébreuses théories le récusent. Ces intelligences auxquelles nous devons des progrès dont les sectateurs du néant ne nous ont point encore dotés, ces grands génies dis-je, ne s'arrêtaient point à l'apparence des choses. Ils observaient, ils scrutaient tout, et s'il se présentait quelque fait contradictoire à leurs notions acquises, au lieu de s'écrier : « C'est absurde, c'est impossible », ils pensaient que là, sans doute, se trouvait quelque solution nouvelle ; ils la cherchaient, la découvraient et s'enrichissaient ainsi d'une connaissance qui profitait au monde entier.

Voilà comment procèdent les vrais enfants de la lumière ; ceux auxquels nul d'entre nous ne marchandait son admiration. — Galilée, en examinant Vénus avec d'imparfaits instruments d'optique, se convainquit immuablement de l'évolution annuelle de la terre ; combien d'autres astronomes, beaucoup moins observateurs, avaient étudié le cours de ces mê-

mes astres sans tirer de conclusions semblables ! La chute d'une pomme fut pour Newton l'éclair révélateur des lois de l'attraction terrestre. Pourquoi tous les chercheurs qui furent témoins de cet incident vulgaire n'y virent-ils point ce qu'y découvrit Newton ?

Ce n'est certes pas la première fois qu'un fumeur allume son cigare dans le fond de son chapeau pour en assurer la combustion ; cependant, avant Edison, inventeur du phonographe, aucun d'eux, — que je sache, — ne s'était avisé d'y voir le moyen d'enregistrer et de reproduire à volonté les sons et la parole. Fulton maintenant avec des pincettes le couvercle d'une bouilloire pour mesurer la résistance de la vapeur, Christophe Colomb s'embarquant pour la plus aventureuse des expéditions, sans autres garanties de réussite que des indices auxquels personne n'accordait créance ; mille autres exemples, aussi frappants, prouvent que la nature ouvre le trésor de ses lois inconnues à ceux qui savent comprendre ses sollicitations et voir ses procédés si simples dans leur sublimité.

Eh bien, de nos jours, un phénomène étrange s'est produit. Il a fait le tour du monde. Dans tous les pays on a connu et, de plus, fait mouvoir les *tables tournantes*, comme on les appelle.

Les expérimentateurs de ces manifestations étranges se sont divisés en divers camps ; les esprits superficiels, plus au moins matérialistes, les ont attribuées au magnétisme (qu'ils nient d'ordinaire). D'autres, plus légers encore, ont crié à la fraude. Nous n'avons pas à nous occuper de ceux-ci ; car, en admettant que, dans la suite, il se soit produit des imitations intéressées, ils auraient aisément pu se convaincre de la réalité du fait initial.

Heureusement, des hommes sérieux, des érudits de bon aloi, des spécialistes rompus aux méthodes scientifiques, ont étudié, serré de près et sévèrement contrôlé toutes ces étrangetés ; et c'est maintenant sous les auspices des plus grands noms, dont s'honore le savoir humain, que les *tables tournantes*, si ridiculisées par le vulgaire ignorant, se présentent comme un événement assez considérable pour changer la face du globe. A cette affirmation les sceptiques sourient je le sais ; mais en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Italie, en France, partout, enfin, des hommes qui s'appellent : Crookes, Wallace, Warley, Zollner, Flammarion, Sardou, Victor Hugo, etc., etc., ont attesté l'authenticité de faits qui bouleversent les lois fondamentales de la physique et se produisent INTELLIGEMMENT en dehors de toutes les notions acquises chez les assistants, et souvent, même, contradictoirement à leurs idées. Par une série d'inductions et de déductions rigoureusement logiques, appuyées de preuves IRRÉFRAGABLES, on arrive à la confirmation positive, expérimentale de la philosophie spiritualiste qui, dès les origines du monde, conclut des lois naturelles à l'immortalité de l'âme. Ce qu'ont pressenti les penseurs de tous les temps ; ce que la nature nous laissa deviner à travers ses voiles ;

ce à quoi nos âmes aspiraient ardemment avant même de le formuler en paroles, est de nos jours démontré comme existant et vrai ! Oui, nous sommes immortels ! Cette pauvre dépouille corporelle nous quitte, ou plutôt nous la quittons ; mais notre moi subsiste intégralement dans son invisibilité.

Ah ! vous en demandez des preuves, Messieurs les incrédules ! Les voulez-vous sincèrement ? Alors faites comme nous, cherchez-les et vous les trouverez ! On n'a pas le droit de nier ce qu'on refuse d'étudier. Assemblez-vous donc en famille, autour d'une table (qu'importe l'instrument de communication ; ne peut-on pas, avec un morceau de charbon, écrire des pensées sublimes sur le pan d'un vieux mur ?) Placez, dis-je, vos mains sur une table avec le désir loyal de chercher la vérité, et, si vous y apportez la moindre persévérance, il ne manquera pas de se produire quelque manifestation dont vous ne sauriez, sans mauvaise foi, nier la parfaite réalité. Vous acquerez alors la conviction de cette immortalité dont nous devons être heureux et fiers ; mais dont, aussi, nous sommes responsables. Vous goûterez la suprême consolation de correspondre encore avec les bien aimés disparus de la scène terrestre, mais dont l'amour vous enveloppe, vous inspire et vous protège à votre insu. Des horizons nouveaux se dérouleront à vos regards ; vous comprendrez l'origine et le but de votre existence ici-bas ; la solidarité qui relie tous les domaines de l'univers ; les évolutions ascendantes des êtres et des idées vers des mondes, toujours plus élevés, que nous aimons sans les connaître, mais dont l'astronomie moderne a déjà révélé l'existence.

Ce sera l'affranchissement d'esprits jusqu'ici tributaires de l'ignorance et de ses préjugés tenaces. Ce sera l'ennoblissement d'âmes qui, désormais se réclameront de Dieu seul et n'accepteront que la sublime autorité du bien. Supposons, — car c'est là surtout que j'en voulais venir, — la question vitale des nations gisant dans l'éducation nationale, supposons, dis-je, que chaque centre familial parvienne à ces notions ; qu'il les inculque à la jeunesse dans la vie pratique tandis que l'école laïque l'initiera aux merveilleux enseignements de l'univers ; voyez-vous, dans l'avenir, la transformation sociale s'opérer sous cette double et toute puissante impulsion ? Que ne puis-je vous exposer ici la magnifique philosophie d'ordre et de liberté, d'amour et de justice que nous enseigne le spiritualisme aujourd'hui sanctionné par les expériences psychologiques. En face de la route flamboyante qui s'ouvre devant l'humanité pour la conduire à travers l'éternité vers la perfection indéfinie, combien rapidement disparaissent dans l'abîme les désespérantes erreurs du matérialisme et comme ses sentiers stériles et sombres font profondément froid au cœur !

Ah ! laissez-moi espérer que l'appel des temps nouveaux ne restera pas sans réponse parmi vous ! que les âmes de bonne volonté qui gémissent sur les maux de leur patrie, mieux encore, sur ceux de l'humanité,

comprendront qu'il faut à la jeunesse le lait pur de la vérité. Laissez-moi croire que vous tous, pères et mères, auxquels je suis heureuse de m'adresser aujourd'hui, vous vous enquerrez de la morale qui découle des révélations providentielles ; que vous l'accepterez d'un cœur loyal et l'enseignerez non seulement à vos fils, mais à vos frères en l'humanité qui sont encore assis dans les ténèbres d'une fausse instruction !

Voyez, nous ne vous disons pas : « Croyez aveuglément » ; non ! nous vous supplions de vous éclairer par vous-mêmes sur des faits que, dans notre âme et conscience, nous affirmons comme authentiques et dont l'influence, en rectifiant toutes les données morales, peut seule susciter à l'avenir les hommes dignes et capables dont la France a besoin pour cicatriser les plaies du passé ; car, c'est en faisant de nos enfants des citoyens respectables que nous créerons une nation prospère et respectée.

LE PANMATÉRIALISME.

Les conséquences de la découverte de Sir William Crookes sont beaucoup plus importantes qu'on ne l'a reconnu jusqu'à présent. Que son nom soit trois fois béni ! Les limites du quatrième état de la matière, l'état radiant, ne sont pas encore fixées ; elles doivent s'étendre jusqu'à l'essence divine inclusivement. Donnez-vous la peine de bien étudier, de bien approfondir les lois de la nature ; examinez, observez, comparez et réfléchissez ; vous reconnaîtrez que pour qu'un corps, à quelque état de la matière qu'il appartienne, agisse sur un autre corps ou qu'il en subisse l'action, il faut qu'il y ait entre les deux corps soit analogie de formes, soit affinité, rapprochement de matières. Examinez d'abord la question pour la matière à l'état solide : Une roue en engrène une autre par suite de l'analogie de formes ; il y a de plus une condition quant aux qualités de la matière ; si les deux matières ou l'une des deux seulement était de nature molle, l'action voulue ne saurait se produire. Le diamant coupe le verre, parce qu'il y a rapprochement dans la nature des deux matières. Si avec ce diamant et le même degré de pression vous vouliez couper du beurre, quel beau gâchis vous feriez !

Étudions le microcosme humain ; c'est une étude qui n'a pas encore été approfondie ; le *ἄνθρωπος σαρκὶν* est encore resté sans application. Je vois un corps charnel qui marche, qui exécute des mouvements divers, qui travaille à la confection de tel ou tel objet.

Ces mouvements ne sont pas l'effet du hasard ou d'un mécanisme inintelligent. D'habitude il y a eu raisonnement, intelligence, volonté déterminée. Mais comment cette intelligence, cette volonté ont-elles pu emboîter, engrener l'organisme corporel de manière à le faire mouvoir, à lui faire déployer ses forces et ses moyens ? C'est qu'il y a rapprochement d'essence, de nature entre le principe moteur et l'organisme mis en mouvement. Or ce rapprochement ne se comprend guère entre la pensée, d'essence purement intellectuelle et l'organisme corporel qui ne se compose que de matières, soit à l'état solide, soit à l'état liquide ou tout au plus à l'état gazeux. Il nous faut donc admettre ici le quatrième état de la matière, pouvant avoir un rapprochement avec les états inférieurs pour produire une action directe.

Ce quatrième état doit avoir nécessairement ses degrés de subtilité, degrés formant la transition dans l'ordre descendant. Ainsi le microcosme humain se compose, indépendamment du corps charnel et d'après les connaissances que nous donne le spiritisme : du périsprit ou fluide périsprital, matière à l'état radiant, mais assez rapprochée des matières d'ordre inférieur pour pouvoir agir directement sur elles ; ce fluide périsprital sert de transition, d'organe de préhension, ou si l'on veut de trait d'union entre le corps charnel et l'âme proprement dite, âme que j'appellerai fluide psychique. Elle se compose d'une matière plus subtile que le fluide périsprital ; mais elle en est cependant assez rapprochée pour pouvoir agir directement sur lui.

Le fluide psychique ou âme a pour propriétés l'idée, la pensée, le travail mental, la volonté. De même qu'il agit hiérarchiquement sur la matière dans les degrés inférieurs, il subit l'action de ces mêmes matières par la même voie et dans une certaine mesure. Par exemple ces matières sont un voile qui oblitère sa mémoire puisqu'il a oublié son passé ; c'est aussi une entrave qui enchaîne plus ou moins l'essor de ses facultés. C'est tout à fait remarquable chez l'enfant, chez le vieillard décrépît, chez le fou, chez l'idiot. Dégagez ces âmes de leurs corps charnels, et procurez-leur de bons organes ; elles retrouveront dans l'expression toute leur intelligence normale et intrinsèque, toutes leurs aptitudes, tous leurs acquis, tous leurs souvenirs du passé. C'est une expérience que j'ai faite plus d'une fois d'une façon positive et certaine.

Si l'âme humaine n'était pas une matière, ce serait nécessairement une non-matière ; or qu'est-ce qu'une non-matière ? Ce serait

Le vide absolu, le néant. Or le néant n'existe pas, ne saurait exister, puisqu'il serait la négation absolue. Le néant, ce serait l'impuissance ; car pour pouvoir, il faut être, exister ; Dieu est puissant ; donc il est, il existe. On a appelé Dieu un pur esprit, mais puisqu'avec la découverte de la matière à l'état radiant, état dont les degrés de subtilité s'élèvent à l'infini, l'esprit est entré dans le domaine de la matière, nous pouvons affirmer que Dieu est matière, mais matière, au suprême degré de subtilité.

Dieu agit directement sur les individus de matière psychique qui se rapprochent le plus de Lui. C'est par filiation, par hiérarchie, par gradation descendante, qu'il se trouve le Tout-Puissant. Sa matière divine engrène la matière la plus élevée après Lui ; celle-ci en engrène une autre, également rapprochée et toujours en descendant. C'est ainsi que par cette filière la volonté divine arrive toute puissante jusqu'aux plus bas degrés de la matière.

Dieu, c'est le noyau de la matière psychique ; les grands esprits, ses serviteurs, en constituent le fruit.

Il y a sur la terre des hommes d'une nature assez élevée pour recevoir directement l'inspiration divine. Tel était Jésus. Entre autres facultés médianimiques, il possédait celle de médium inspiré. D'autres hommes ont également possédé cette faculté, mais accidentellement. Un jour, en présence d'un Esprit, assisté d'un médium écrivain, je lisais des vers qui me paraissaient sublimes et portaient le cachet d'une haute inspiration. Je me suis écrié alors : Ce n'est point là l'œuvre d'un homme, mais bien d'un interprète de la Divinité. L'Esprit supérieur me répondit : Vous l'avez deviné, ou plutôt vous avez bien saisi l'inspiration, car c'est l'être supérieur lui-même qui a dicté ces vers au poète. (C'était un homme obscur, de la réunion et du nom de Saint-Amand.)

Il faut donc admettre l'universalité de la matière ou panmatérialisme. Nous voilà donc tous matérialistes. Les matérialistes anciens, qui n'admettent que les trois états de la matière, n'ont qu'à faire un pas, en suivant la voie tracée par Sir W. Crookes, et nous voilà tous réunis, la main dans la main. Tout est matière, vive la matière !

Quand un individu a acquis de nouvelles propriétés, il ne change point de nom pour cela ; il n'en reste pas moins lui-même. Il s'est agrandi et voilà tout. Réjouissons-nous, car puisque tout est matière, il doit y avoir aussi matière à jubilation. Notre tâche n'est pas finie cependant, et nous ne devons pas nous endormir

dans les délices de Capoue. Il nous reste à étudier les propriétés du nouvel état de la matière découvert par le savant chimiste anglais.

La matière arrivée à un certain degré d'épuration, de subtilité, cesse d'être corruptible, décomposable. Voilà comment il se fait que l'âme est immortelle et persistante dans son individualité. Cette individualité persistante s'accroît bien longtemps avant d'arriver au degré d'âme humaine. Étudiez les mœurs, les habitudes et les aptitudes de deux fourmis, nées de mêmes parents. Quelles différences n'observez-vous pas ? C'est que, peu à peu, dans leurs réincarnations successives, par suite de tels ou tels accidents, de telles ou telles influences, elles se sont écartées du type commun, au point de vue moral et intellectuel.

Cependant le principe de la conservation de l'individualité reçoit une atteinte quand l'âme est arrivée à un degré supérieur à celui d'âme humaine ayant accompli une dernière incarnation sur la terre. Il y a d'abord accouplement ; c'est la théorie des âmes sœurs de M. Chaigneau. On vit à deux au lieu de vivre isolément ; puis les âmes se groupent, se complètent l'une par l'autre, se représentent l'une l'autre. Chaque âme ou esprit a ses Sosies, ses *alter ego*. Dans les communications, elles prennent le nom le plus connu sur la terre.

Ce que je viens de dire n'est point une hypothèse, mais une connaissance acquise par l'observation de nombreux faits. D'autres que moi ont fait les mêmes observations et sont arrivés aux mêmes résultats.

Le progrès de l'esprit a-t-il ses limites ? Voilà une question des plus ardues. Des esprits supérieurs prétendent que le suprême degré est la perfection dans l'épuration. Alors l'esprit fait partie de l'essence divine, essence essentiellement créatrice non seulement d'organismes matériels, mais aussi de germes psychiques, c'est-à-dire de principes intellectuels.

Ce que je viens d'écrire est sans doute incorrect et incomplet. Ce n'est là qu'une grossière ébauche. C'est à ceux de nos frères en croyance qui sont plus éclairés que moi d'apporter ici le tribut de leurs lumières, d'avancer quelques pas de plus dans la voie où je suis entré. S'il y a ici une découverte, elle appartient à W. Crookes, qui a déterminé le point de départ, et dont je n'ai fait que suivre la piste.

Armand GRESLEZ.

PHOTOGRAPHIES SPIRITES.

Le *Messenger* du 15 avril a reproduit un article de la *New-York Tribune* où un reporter de ce grand journal politique rend compte d'une séance de matérialisation d'Esprits à laquelle il a assisté chez M. A.-L. Hatch, d'Astoria (New-York).

Sur la demande de M. Hatch, un artiste de talent, témoin oculaire de quelques-unes de ces séances, a fait le portrait d'un de ces esprits matérialisés. La scène présentée montre Mme Hatch assise à son piano dans son salon d'Astoria, et à côté d'elle se trouve l'Esprit de sa fille chérie, tout habillé de blanc et aussi tangiblement présent que Mme Hatch. Le moment supposé est celui où la fille dit : « Mère, la mienne est la véritable vie, la vôtre est l'ombre. » La gravure, finement dessinée sur acier, est imprimée sur des feuilles de 19 x 24 pouces. Chaque dessin est accompagné d'un certificat gravé contenant sept signatures de personnes notables, venues de différentes parties du pays et qui attestent ce qu'ils ont vu à Astoria. Plusieurs de ces signatures peuvent être par la suite d'une certaine valeur historique.

Mme Emma Hardinge Britten, ayant admiré dans notre salle des séances, un dessin médianimique obtenu par M. Hugo d'Alési, a voulu en avoir plusieurs reproductions ; nous possédons la photographie de ce dessin que nous enverrons à nos abonnés (1). Le sujet est celui-ci : L'Esprit qui s'est servi du médium a fait dessiner un double ovale ayant la forme d'un ballon, ce double ovale reste net, et de la couleur du papier ; en dehors de ce premier tracé, une multitude de lignes, entre-croisées et serrées, forment l'ombre ; dans l'intérieur des ovales, une tête vaporeuse, attribuée à Allan Kardec, semble apparaître ; elle produit un effet saisissant.

L'explication donnée par l'Esprit, qui fit dessiner le médium d'Alési, est celle-ci : dans la nature, les mondes, les plantes, les êtres naissent d'une forme ovoïde ; en mourant à la terre, le périsprit de l'homme prend la forme ovoïde, celle de l'œuf, celle d'un ballon qui selon le gaz qui l'emplit s'élèvera plus ou moins haut dans l'espace ; de même le périsprit, selon les qualités morales

(1) 2 fr., franco.

de l'Esprit auquel il sert d'enveloppe, possède un poids (une densité plus ou moins grande), qui lui permet en laissant le corps matériel à la terre de s'élever dans l'espace ; il peut rester autour de nous, mêlé à notre vie usuelle si l'Esprit fut grossier et matériel, ou bien monter dans l'atmosphère et même la dépasser si sa valeur morale, sa densité lui permettent de s'élancer vers d'autres planètes qui l'attirent en vertu de la loi d'affinité fluïdique ; ce tableau reproduit est donc intéressant à tous les titres.

Nos amis, qui ont lu l'ouvrage si intéressant de William Crookes, nous demandaient les photographies spirites, obtenues par William Crookes, de l'apparition de Katie King ; nous en avons fait tirer cinq, trois format album (1), et deux cartes-portraits (lire *Recherches sur les phénomènes spirites*). Les trois pour album représentent Katie King voilée, Katie King sans voile, et le docteur Gully constatant que le pouls de Katie est normal.

Les deux cartes-portraits ont été prises, William Crookes étant avec Katie et l'ayant à son bras, ou à côté de lui (2) ; ce qui est rationnel et peut s'expliquer facilement.

Le colonel D... a trouvé étrange, que le célèbre médium Anna Hardinge Britten n'eût pas été présenté par nous à tous les Spirites parisiens. C'est ce que nous eussions voulu faire ; mais notre sœur, descendue chez Mme la duchesse de Pomar, ne pouvait y recevoir les Spirites ; elle désirait donner une conférence aux Anglais présents à Paris et y convier les frères parisiens. Elle a dû repartir pour Manchester, avec M. Britten, pour affaires urgentes, avant d'avoir pu exécuter ce projet.

M. Hugo d'Alési, convié chez Mme la duchesse de Pomar qu'il ne connaissait pas, a donné médianimiquement devant Mme Hardinge, le duc et la duchesse, une tête énorme mais caractéristique de l'infortunée reine Marie Stuart (Mme de Pomar a écrit en anglais un ouvrage remarquable sur cette reine) ; elle a fait encadrer ce magnifique portrait, pour le mettre dans un de ses salons parmi les peintures des maîtres célèbres, car l'Esprit de la reine avait répondu à son désir intime. Nous regrettons de ne pas avoir la traduction en français de l'œuvre de Mme la duchesse de Pomar sur Marie Stuart à laquelle elle ressemble, dont elle est le Sosie et, dit-on, l'incarnation dans cette vie ; ce détail a été donné après le portrait obtenu par M. Hugo d'Alési.

(1) 2 fr., franco.

(2) 1 fr., franco.

REVUE DE LA PRESSE ANGLO-AMÉRICAINE

La *Revue psychologique* de juillet 1882 contient un article intitulé : *Notre existence dans l'éternité*, écrit par M. Alexandre Wilder, professeur de sciences psychologiques au collège médical de New-York-City (Etats-Unis) ; il y affirme que, si l'on ne peut démontrer l'immortalité d'une façon mathématique, nous avons en nous cette croyance intime. L'homme, si âgé soit-il, porte en lui un idéal inassouvi, et comme le dit excellemment Charles Fourier : « Chaque désir que Dieu implante dans l'âme humaine est une assurance qu'il sera satisfait un jour ». De là, aux existences futures, il n'y a qu'un pas ; aussi l'auteur admet-il la réincarnation : il explique que, malgré l'oubli complet des existences passées, cette doctrine ne doit pas être rejetée. C'est en étant bons, enthousiastes du droit, désintéressés dans nos actes et notre conduite, esclaves de nos devoirs, que nous progressons éternellement.

Vient ensuite un article assez étendu, intitulé : « Krishna et le Christ » par Arthur Lillie, article dans lequel l'auteur dit que la légende de Christna et celle du Christ offrent trop de points de ressemblance et qu'ils sont trop nombreux pour être le résultat d'un simple hasard. Le docteur Lorinser et autres soutiennent que ces légendes ne datent, ne sont nées, qu'après la venue du Christ, tandis que d'autres veulent que nos Evangiles soient copiés sur la légende de Krishna. L'auteur expose brièvement les points communs aux deux religions : l'incarnation d'un Dieu né d'une vierge, le massacre des enfants mâles, etc.... Krishna, comme le Christ, pardonne à la femme coupable ; il lave les pieds des Brahmanes, il guérit les lépreux, il ressuscite les morts et fait les mêmes miracles.

Vient ensuite un choix des nombreux passages du Bhagavad Gîta, qui ressemblent à ceux du 4^e Evangile ; non seulement ils ont le même sens, mais les mêmes expressions s'y retrouvent à chaque page. (Nous ne traduisons pas ces passages ; en se rapportant au texte et à l'indication du verset, il sera facile d'en avoir la traduction dans un évangile en français.) L'auteur examine ensuite à quelle date il faut reporter les livres sacrés de l'Inde. Il expose le *pour* et le *contre* de ce qui a été dit à ce sujet. Il suit ensuite la légende de Krishna à travers les constellations zodiacales, et n'est pas éloigné de croire que l'histoire de Krishna est un mythe

astronomique. Il termine en disant qu'il reprendra ce sujet dans un prochain article, et qu'il en tirera ses conclusions.

Light, à Londres.— L'incertitude de l'identité des Esprits par M.J.P.T. a provoqué de nombreuses observations et commentaires. Dans les « Notes au courant de la plume », M. Oxon traite complètement cette difficulté. Dans l'intérêt de la vérité, du progrès, de la science, et, celui des médiums eux-mêmes, il conseille de ne plus opérer dans l'obscurité, d'avoir des séances publiques et en pleine lumière. Le *Light* donne ensuite quelques spécimens de communications d'esprits, où se trouvent certains détails bons à méditer.

The Medium (Londres).—Le « mariage dans la vie spirituelle » est un discours de M^{me} Cora Richmond. Les guides croient que le vrai mariage se perpétue dans le monde des Esprits, dont les habitants sont sévères à bon droit pour les mariages de convenance qui abaissent l'idéal sur la terre. Il y est parlé de M^{me} Hardinge Britten, qui, cela est triste à dire, est obligée pour cause de maladie, de cesser ses conférences jusqu'à nouvel avis ; les Spiritistes font des vœux pour qu'elle recouvre vite la santé. A propos de Charles Darwin, étude sur l'esprit, on examine ce grand homme au point de vue phrénologique. Le portrait peu flatté qui en est fait semble avoir ce but regrettable, de montrer les rapports qui existent entre ce grand naturaliste et les êtres inférieurs, les ancêtres, dont il fait descendre l'humanité. Enfin Garibaldi est traité comme Darwin ; on donne de lui un portrait un peu fantaisiste, et on dit qu'il était médium naturel, très sensible aux impressions psychologiques ; cela était vrai.

The Banner of Light (Boston).—Les cérémonies du 34^e anniversaire du Spiritualisme continuent à remplir les pages de cette revue. M. Ennette Coleman y donne un exposé très bien fait de la « philosophie de l'obsession ». Voici sa conclusion : Tous les d'obsession peuvent être rangés dans une des quatre catégories suivantes : 1^o action mentale désordonnée, indépendante de toute influence spirituelle ; 2^o action mentale désordonnée agissant en même temps qu'une influence spirituelle, s'exerçant au rétablissement de l'équilibre de l'esprit ; 3^o action d'esprits malhabiles, mais bien disposés, expérimentant sur des médiums imparfaitement développés ; 4^o action psychologique de sages esprits pour le complet développement de leurs médiums.

Tous les cas d'obsession, anciens ou modernes, selon lui, se rattachent à l'un de ces principes.

M. Briggs écrit un long article sur les « mauvais traitements infligés aux médiums à matérialisations ». Il soutient la possibilité d'une action frauduleuse de la part des Esprits. Mais quels sont ces esprits qui trahissent si cruellement les bons médiums, se demande-t-on ?

Messieurs A.-E. Newton, Kiddle, Cross, et autres, publient une contre-déclaration qu'ils opposent à celle qu'ont signée MM. A.-J. Davis et quelques autres ; ils protestent contre les méthodes rudes et brutales qu'on emploie dans l'étude des phénomènes du spiritualisme, et là, nous sommes avec eux. Le médium ne doit jamais être traité qu'avec respect, excepté lorsque la fraude est son fait.

Harbinger of Light (Melbourne). — La partie la plus importante des diverses matières contenues dans le *Harbinger* a encore trait aux séances de M. Sprigg. Nous en extrayons ce qui suit : « Aux premières séances du mois, il se produisit une remarquable manifestation ; ce fut la reconnaissance, par cinq différents assistants, simultanément et indépendamment les uns des autres, d'une forme d'Esprit, qui était celle d'un vieux colon, énergique pionnier de la cause spiritualiste, décédé il y avait cinq ans. Parmi ceux qui le reconnurent se trouvaient son fils, sa fille et son neveu. Il vint à deux reprises, et se montra très ému de pouvoir ainsi, visiblement, manifester sa présence à ses parents et à ses amis. »

A une autre séance, Géordie se manifesta avec une grande puissance, marcha dans la chambre, souleva le rideau, se montra en même temps que le médium, apporta des livres, écrivit quelques mots. Le plus remarquable, c'est que, pendant tout le temps de l'apparition, le médium était visible par tous les assistants.

The Theosophist (Bombay). — Le numéro de mai de cette revue s'occupe encore du livre de M. Oxley : *la Philosophie de l'Esprit*, qu'il analyse longuement au point de vue ésotérique et des doctrines brahmanes. Le critique est T. Subba Row ; il croit que, dans les doctrines fondamentales, il y a des points réels de divergence entre le spiritualisme et la théosophie. Nous pensons que, sur cette matière, il sera beaucoup écrit avant que ce fait puisse être affirmé avec certitude.

Le supplément donne quelque idée de l'extension que la Société théosophique a prise dans l'Inde. Il semble cependant qu'il y ait

eu rupture complète entre la société et l'homme qui a été sa lumière directrice; le révérent et respecté chef de l'Arya Samaj, Pandit Dayanand Saraswati.

Les derniers journaux spiritualistes anglais annoncent la formation de la *Société des recherches psychiques*. Le premier rapport du Comité, qui s'occupe de la *Lecture de la pensée*, est un spécimen de ce que l'on peut attendre de travaux suivis, qui peuvent supporter toutes critiques. Ce rapport, signé par le professeur Barrett, Edmond Garney, et Frédéric Myers, vient heureusement suppléer au silence des chercheurs sur cette branche de recherches psychologiques; il constate les difficultés qui attendent l'investigateur sérieux.

Le professeur Barrett et ses collègues ont acquis cette conviction : que le phénomène de la lecture de la pensée par un sujet endormi est dû à une cause supérieure, autre que l'action musculaire, et moins terre à terre que celle-là.

Il relate ensuite les expériences faites avec son sujet, toute jeune fille, et constate qu'elle a souvent deviné juste et commis parfois des erreurs; il termine en réfutant les objections anciennes qu'on peut lui opposer, et qui, selon lui, n'ont pas pour elles une base certaine et le critérium d'études et d'expériences suivies.

J. DELLIA.

INAUGURATION DE L'OBSERVATOIRE FLAMMARION.

Nous lisons dans le *Spectateur* du 1^{er} septembre 1882 journal de Langres, ce qui suit :

On vient d'inaugurer, le 31 mai dernier, à BOGOTA, capitale des Etats-Unis de Colombie, dans l'Amérique du Sud, l'*Observatoire Flammarion*.

Cet Observatoire, œuvre exclusive d'un astronome colombien, M. José Gonzalès, est bâti sur une des plus grandes places de la ville, appelée place des Martyrs, en l'honneur des victimes tombées pour la cause de l'indépendance nationale.

Admirablement installé au point de vue des observations astronomiques, il renferme tous les locaux et appareils nécessaires.

Détail touchant : le grand salon de réception s'appelle *Salon Flammarion*. Sur une des murailles se trouve le portrait de notre compatriote, entouré de drapeaux français et colombiens et surmonté d'une couronne de fleurs naturelles, reproduisant les trois couleurs françaises.

Au centre du salon, une table supporte une coupe d'argent ciselé, contenant la correspondance de Camille Flammarion avec M. José Gonzalès ; sur une autre table sont les œuvres de l'astronome français. Enfin les murs sont recouverts de tentures cramoisies, et sur la paroi du fond, on lit cette inscription en lettres d'or :

Observatoire Flammarion.

A LA FRANCE !

A FLAMMARION !

« A la France ! A Flammarion » ! Ah ! se moque qui voudra ! mais j'avoue qu'en lisant ces détails dans des lettres venues de là-bas, je n'ai pu me défendre d'une chaude émotion ; j'ai senti à la gorge une certaine contraction qui ressemblait furieusement à ce qu'on éprouve quand on a envie de pleurer, et ma foi ! je crois bien que, si j'eusse été seul, je ne me serais pas gêné pour laisser couler la larme furtive que j'ai dissimulée hypocritement, en feignant de m'essuyer le front.

Grâces vous soient rendues, illustre et cher ami, à vous qui portez au loin le nom de la France, et qui faites saluer par les fils des républiques du Nouveau-Monde, notre chère, notre bien-aimée patrie !

Suit une lettre adressée à *Camille Flammarion* par *José Gonzalès*, créateur et directeur de l'observatoire national Flammarion, et la traduction de la délibération par laquelle le Conseil municipal de Bogota s'est associé à l'œuvre de M. José Gonzalès.

La librairie spirite, 5, rue des Petits-Champs, fait les abonnements à l'*Astronomie populaire*, revue mensuelle de Flammarion. Paris, 12 fr.; départements, 13 fr.; étranger, 14 fr.

Les *Etoiles et les curiosités du Ciel*, description complète du ciel visible à l'œil nu et des objets célestes les plus faciles à observer. Grand in-8°, 400 grav. et cartes célestes : 10 fr. et 12 fr., port payé.

LIBRES PENSÉES RELIGIEUSES

Dans une brochure de 40 pages, M. Verdad, directeur de l'*Anti-matérialiste*, reproduit les discours qu'il a prononcés au nom du groupement spiritualiste nantais ; il veut ainsi prouver, aux critiques qui accusent le groupement de tourner au catholicisme, « que les paroles prononcées dans les différentes solennités, au nom du comité, réfutent ces critiques peu fraternelles. »

Ces discours sont fort intéressants ; la brochure qui les contient, coûte 1 fr., port payé, et le prix en sera intégralement remis au gouvernement spiritualiste nantais, qui doit couvrir les frais d'impression.

Études d'observation spirite. — Les âmes sœurs

(SUITE).

LES HARMONIES

A propos d'un article du « Licht mehr Licht »

(Voir la *Revue* de juillet).

En spiritisme, il n'y a point d'idées personnelles : d'abord parce que tout chercheur consciencieux qui médite sur les grands problèmes attire à lui une cohorte d'influences invisibles qui l'imprègnent et qui établissent avec lui un courant de pensées communes ; ensuite parce que le spirite actif vit toujours, lorsqu'il le peut, dans l'intimité de milieux fraternels où la médiumnité apporte des sympathies et des lumières. Le spirite ne pense jamais seul, il se développe au sein d'un échange d'idées incessant, et celui qui prend la plume pour exprimer une conception n'est, en définitive, qu'un intermédiaire et un interprète. C'est dans cette conviction qu'il puise la force de lutter pour un principe, sans être tenté de se croire personnel et trop amoureux de son point de vue préféré.

La conception des « harmonies », qui seule peut s'élever victorieusement en face du système précédemment combattu, n'est point le fait d'un cerveau isolé, une théorie imaginée pour les besoins de la cause ; elle est l'expression de tout un mouvement progressif, et sa grandeur seule suffit à la défendre de tout caractère de fantaisie individuelle. Elle existe depuis longtemps, à l'état d'ébauche, dans la notion des « familles spirituelles », mais il y a autant de différence entre l'idée qu'on se fait généralement des familles spirituelles et l'idée attachée au mot « harmonie » qu'il y en a entre l'affection et l'amour absolu. Et voilà pourquoi il était nécessaire d'établir l'amour éternel des âmes épouses et de le faire comprendre, avant de transfigurer, par la connaissance de cet amour, la notion des liens plus complexes qui reposent sur des nombres plus élevés. L'amour absolu de couple est le commencement et la clé de tout amour parfait, et celui qui nie cet amour ne saurait entrevoir ce que peut être un amour (parfait) d'ordre plus étendu, car, pour connaître *le plus*, il faut d'abord connaître *le moins*. Or,

le propre de l'amour parfait, c'est d'être absolument unifiant, intégral et éternel, c'est-à-dire que les êtres qu'il unit sont indissolublement liés en un faisceau qui devient, pour ainsidire, une individualité supérieure, dans laquelle aucune conscience particulière ne s'anéantit, mais où toutes se pénètrent incessamment les unes les autres, participant ensemble aux mêmes impressions, aux mêmes sentiments, aux mêmes pensées, aux mêmes volontés ; ce faisceau est à la fois *variété* et *unité*, c'est-à-dire *harmonie*. Qui dira si l'être humain ne serait pas une harmonie d'organismes inférieurs, qui (grâce à une série de désincarnations et de réincarnations progressives) arriveraient à se synthétiser en une intelligence pleinement consciente ? L'examen du cerveau et de ses cellules reliées par des rayonnements nerveux ne semblerait-il pas l'indiquer ? Quoi qu'il en soit, en prenant l'âme humaine (l'unité de l'être humain) pour point de départ, il est certain qu'il existe une force qui pousse les âmes, *non pas seulement à se rapprocher* par l'affection relative et le besoin de société, *mais bien à se combiner*, c'est-à-dire à former des êtres nouveaux, des individualités complexes. Sur la terre nous en avons la preuve directe, quant au couple, par les aspirations unanimes de tous ceux qui ont divinement chanté l'amour. Que dit Victor Hugo ? — « Quand l'amour a fondu et mêlé deux êtres dans une unité angélique et sacrée, le secret de la vie est trouvé pour eux ; ils ne sont plus que les deux termes d'une même destinée ; ils ne sont plus que les deux ailes d'un même esprit. Aimez, planez ! » — Que dit Lamartine ? — « Nous nous écrivions en nous levant du même élan simultané : Nous ne sommes pas deux ! nous sommes un seul être sous deux natures qui nous trompent. Qui dira *vous* à l'autre ? Qui dira *moi* ? Il n'y a pas *moi*, il n'y a pas *vous*, il y a *nous* !... Et nous retombions anéantis d'admiration sur cette conformité merveilleuse, pleurant de délices de nous sentir ainsi doubles en n'étant qu'un, ou plutôt de n'être plus qu'une âme en deux corps ! » — Voilà ce que c'est que l'harmonie absolue, et si, sur la terre, la faiblesse de notre rayonnement et l'obstacle de la chair ne nous permettent de concevoir une telle fusion que dans le couple, et s'ils réduisent forcément au relatif nos affections plus étendues, ne se peut-il point que dans la vie spirituelle supérieure la puissance d'amour absolu découvre des horizons nouveaux et pousse les harmonies de premier degré, c'est-à-dire les couples unifiés, à se combiner ensemble suivant

certaines lois, pour constituer des harmonies de second degré, des harmonies de couples, dont chacune sera aussi fondue et unifiée dans l'intimité de sa vie commune, que chacun des couples l'est lui même dans la fusion de sa vie double? Si la combinaison de deux âmes en une est une vérité, ce ne peut être là un fait isolé dans l'évolution de la nature spirituelle, car nous voyons partout la nature procéder par séries et progressions, et cet acte merveilleux de la chimie d'amour ne peut être que l'un des termes d'une série immense qui monte par progression jusqu'à l'infini, jusqu'à Dieu. En effet, si l'on admet le point de départ, les harmonies de second degré doivent arriver un jour à des régions encore supérieures où elles découvriront des horizons nouveaux et des puissances nouvelles, pour s'entre-combiner suivant les lois de ces régions et former des harmonies plus divines, — et ainsi de suite, — cela sans qu'il y ait de fin, et en comprenant de plus en plus l'éternité, et en se rapprochant de plus en plus de l'universalité, c'est-à-dire en devenant de plus en plus des dieux en Dieu.

Si telle est la loi (la communion progressive en marche vers la communion universelle, la fusion progressive en marche vers la fusion en Dieu), que signifie l'expédient des assimilations réciproques par rapprochements temporaires, que signifient ces mariages à terme où chacun n'a en vue que son enrichissement spirituel? Tout cet ingénieux système ne sera-t-il pas englouti dans la grande marée montante de l'amour progressif, qui n'a pas besoin de tant de sages inventions pour rapprocher toutes les âmes les unes des autres; car il les combinera tôt ou tard, suivant leurs affinités, dans l'étreinte d'une harmonie, ou dans les harmonies de ses harmonies? Laissez donc faire l'amour, ne le mutiliez pas: il est plus sage que vous, car il est l'appel de Dieu, principe d'unité, aux créatures éparses dans la vie rudimentaire.

Le principe des « harmonies » est très simple, et ses conséquences sont sublimes. Seulement, les termes propres n'existent pas pour exprimer exactement la pensée, et il est difficile d'en parler avec toute la lucidité désirable. Je le répète, c'est l'amour absolu de couple qui en est la clé, et voilà pourquoi il était nécessaire d'établir, avant tout, le principe des âmes épouses.

Ce premier principe sera compris si l'on conçoit toute la différence qu'il y a entre la doctrine précédemment combattue et les pensées de Lamartine et de Victor Hugo citées plus haut. Cette différence est capitale; c'est comme si l'on comparait la lune

au soleil. D'un côté, on nous montre des Esprits préoccupés de se butiner l'un l'autre, jusqu'à ce qu'ils se séparent pour convoler à d'autres unions ; par cela même qu'ils doivent se séparer, ces Esprits s'assimilent, s'approprient les qualités les uns des autres, ils en prennent tout ce qu'ils peuvent et ils le thésaurisent, afin d'être des individualités plus parfaites ; et, une fois qu'ils ont assimilé ces qualités, ils les exploitent à leur profit pour se grandir personnellement dans la vie spirituelle. Est-ce que cette conception, où les âmes ne s'ouvrent un instant que pour se fermer ensuite et se reprendre dans leur individualisme, ne vous semble pas sèche et glacée ? De l'autre côté, au contraire, nous voyons quelque chose d'ouvert, de large, de radieux. Les âmes ne se pillent pas l'une l'autre, elles ne s'entre-dépouillent pas de leurs rayons. A quoi bon ? Elles savent qu'elles seront toujours unies foyer à foyer ; chacune d'elles sait qu'elle n'a qu'à en éprouver le désir pour participer immédiatement à n'importe quelle qualité de l'âme épouse. En un mot, au lieu que chacune se retire, comme une avare, avec son trésor amassé, elles mettent en commun leur richesse spirituelle, et, chose admirable, le seul fait de cet abandon réciproque, sans arrière-pensée ni réserve, allume des flammes éblouissantes qui alimentent et accroissent à l'infini le trésor commun ; ainsi que dans une lampe voltaïque, les deux pôles, individuellement obscurs, laissent jaillir entre eux le courant de fluide divin, et l'électricité d'amour transfigure ces deux âmes dans la lumière merveilleuse qui les unit en une seule vie. Mais, pour cela, il ne faut ni frein du cœur, ni réticence d'avenir : il faut l'abandon absolu, éternel.

Voilà pour le couple, harmonie de premier degré. Généralement, ceux qui ont parlé des âmes sœurs donnent à entendre que l'accouplement de deux âmes a pour but dernier de les perfectionner l'une par l'autre en qualité et en bonheur, et ils semblent considérer les couples comme des êtres complets qui n'ont plus qu'à s'épurer et à s'élever sous l'œil de Dieu. En y réfléchissant, on arrive à se convaincre que cette conception est insuffisante ; car, si l'on s'y confinait, on pourrait s'enrayer dans « l'individualisme à deux » ; (toutefois il est juste de dire qu'elle est un progrès sur la préoccupation de l'avancement personnel, et il faut passer par son école avant d'entrevoir la constitution d'harmonies parfaites plus étendues). Alors, que va-t-on concevoir ? une fois qu'on sera pénétré des puissances de l'amour par les révélations divines de l'amour à deux,

quelles réflexions s'offriront au couple harmonisé? Eh bien, il pourra se dire que les phénomènes d'évolution (tels que celui qui l'a constitué) ne sauraient être exclusivement le fait d'une loi spéciale, mais que normalement ils doivent dépendre d'une loi générale qui étage ces phénomènes en séries ascendantes et progressives; il se dira aussi que le nombre *deux* n'est pas le seul qui puisse présider à la formation d'un ensemble harmonique, car on voit, par exemple, dans la nature matérielle, les rayons du spectre solaire se fondre dans l'unité du rayon de lumière blanche; il en conclura que vraisemblablement, dans l'avenir des destinées spirituelles, les couples sont appelés à s'unir en des ensembles déterminés, en des harmonies d'ordre supérieur, dont la loi spéciale reste à découvrir; il pensera que, si, dans le couple, chacun des éléments, par le seul fait du plein abandon d'amour, participe aux qualités acquises de l'autre, il doit se produire quelque chose de semblable dans l'harmonie de second degré, c'est-à-dire que chacun des éléments qui s'y trouvera combiné sera riche de science et de sentiment comme s'il avait accompli par lui-même les travaux de tous, que chacun sera multiplié par les autres et les contiendra tous dans la puissance de son amour; il concevra, par ces prémisses, que les harmonies se grossissant à l'infini par leurs mutuelles combinaisons progressives doivent tendre vers une harmonie suprême les englobant toutes, et que par conséquent nous tendons tous à participer à la science, à l'amour, au travail de cette Harmonie suprême, à la puissance créatrice de Dieu; en même temps, par la notion d'individualités collectives de plus en plus étendues, il se débarrassera de toute vue mesquine et asservissante sur la personnalité divine, il concevra un idéal compatible avec l'affranchissement des peuples et la liberté des citoyens, il sentira la terre délivrée du Dieu barbon qui est encore l'idole protectrice des vieux despotismes, et, les yeux pleins de la République du ciel, il comprendra enfin, — lui le couple-citoyen radieux de force et de grâce, — il comprendra et il voudra la République de la terre.

Rien de toutes ces choses entrevues ne saurait être prouvé d'une manière palpable; mais, si Cuvier a eu recours à l'analogie pour reconstituer des races disparues, n'est-il pas permis d'essayer cette méthode pour pénétrer les régions encore voilées, surtout lorsqu'elle peut contrôler et justifier des manifestations révélatrices qui se font entendre derrière le voile? Avec un os, Cuvier ressuscitait un animal gigantesque. Avec le principe du couple éternel, on

peut au moins entrevoir la constitution des harmonies progressives.

L'unité dans la variété, tout est là. Mais il ne saurait y avoir d'unité véritable, sans l'amour passionné, absolu, éternel, dont l'amour des âmes épouses est le prototype et la première révélation.

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

(A suivre).

GUÉRISONS PAR LE MAGNÉTISME

Parmi les dons accordés aux médiums, la faculté de guérir est certainement la plus remarquable, la plus utile et — je dirai même — la plus convaincante.

Depuis le zouave Jacob, qui eut son heure de célébrité et de vérité, nous n'avions pas connu de spirite guérisseur ; j'entends de ceux qui consacrent tout leur temps aux soins des malades quels qu'ils soient, et quels que soient leurs maux.

M. Hippolyte, qui n'est pas inconnu parmi les frères de la doctrine spirite, a obtenu ce don merveilleux. Il l'a conquis à force de foi, de charité, d'abnégation. Chaque jour, plus de cent malades, hommes, femmes, vieillards, enfants, se pressent à sa porte ; attendant non seulement les soins du corps, mais encore les secours que M. Hippolyte reçoit des moins malheureux, pour les plus pauvres. C'est une belle œuvre, d'autant plus admirable qu'elle s'accomplit dans l'ombre et au prix de sacrifices infinis, dont nous ne trahirons pas le secret.

M. Hippolyte a guéri des paralytiques ; il a donné la souplesse à des membres ankylosés ; il a rendu à de pauvres enfants infirmes l'usage de leurs jambes !

Je savais tout cela ; j'en entendais parler chaque jour ; mais je ne l'avais pas vu, et je suis un peu comme saint Thomas, ne doutant pas de l'idée, mais de ceux qui la propagent.

Il y a quelques semaines, un voyageur de chez M. Vautier (M. Hénocque), se présenta à la fabrique dans un état pitoyable. Il souffrait depuis quinze jours d'un rhumatisme articulaire, qui lui enlevait absolument l'usage du bras et de la main. M. Hénocque avait consulté plusieurs médecins, et fait emploi d'un nombre incalculable de remèdes, dont le résultat final avait été un accroissement de souffrances.

Le voyant si affecté, M. Vautier se hasarda à lui dire :

« Si vous n'étiez pas un incrédule, je vous conduirais chez un médecin spirite. »

Il y a dans la vie des situations tellement critiques, que l'on renierait sans vergogne les opinions les plus invétérées. M. Hénocque touchait à l'un de ces moments. Il alla chez M. Hippolyte.

Celui-ci déjeunait ; il n'était que trois heures de l'après-midi, et le dernier malade venait de partir. Je donne ces détails qui semblent puérils, parce qu'ils font bien connaître la simplicité touchante de l'homme qui accomplit une si généreuse tâche.

« Où souffrez-vous ? demande le médium au patient ? » Celui-ci, montra son bras et voulut donner des explications.

« C'est inutile, » lui fut-il répondu, et enlevant prestement les linges et les feuilles d'ouate qui empaquetaient le bras du malade, M. Hippolyte lui prit la main.

Je voudrais expliquer ce qui se passa alors, mais on n'a pas vu autre chose que les doigts du malade qui se détendaient, se dégonflaient, et enfin, un quart d'heure après, M. Hénocque lui-même qui s'éloignait le bras libre et l'air préoccupé.

Sera-ce un adepte ?

M. Hippolyte ne le lui a pas demandé. Il ne cherche pas à savoir si ceux qu'il soigne ont la foi ; il la possède, lui ; et la douce lumière de sa confiance suffit à éclairer ses bienfaits.

En entendant raconter ce dernier fait, j'eus voulu aller chez M. Hippolyte.

Étant aux bains de mer, cet été, je m'étais foulé le pied, et, depuis cette époque, en dépit des remèdes ordinaires, frictions, bandages, etc., je ressentais une vive douleur en marchant et ne me chaussais que difficilement.

J'avais rencontré M. Hippolyte il y a quelques années ; en le revoyant je fus étonnée du changement qui s'était opéré en lui ; son regard surtout me frappa. J'admirai son accueil simple et cordial. Sachant que j'étais moi-même spiritualiste, il ne me traita pas comme une étrangère et m'admit dans son intimité. Je vis son père ; un beau vieillard qui parle avec une noble confiance du moment où *il partira* !

L'union de cette famille est touchante. On sent qu'un rayon de la vérité éclaire ce paisible intérieur, dans lequel les bruits troublants et malsains du monde n'ont pas encore pénétré. Lorsqu'il s'agit de me soigner, M. Hippolyte me fit poser le pied sur un petit escabeau de bois ; il se recueillit un instant pour prier (je le crus du moins), puis étendit la main sur moi. Ce fut tout. Après quelques secondes, sous l'empire d'une volonté étrangère à la mienne, je vis mes nerfs se tordre, mon pied se retourna presque complètement, je ressentis une vive douleur ; puis ma jambe fut brusquement jetée à terre.

« Marchez maintenant, » commanda le médium. Je lui obéis. Toute souffrance avait disparu, et n'est plus revenue !

Je n'ai pas remercié M. Hippolyte, mais j'ai tenu à lui rendre hautement l'hommage qu'il mérite pour son grand dévouement et son humilité plus grande encore.

A tous ceux qui viennent : « Je ne suis rien, dit-il, ce n'est qu'Eux seuls, « qu'il faut remercier ! »

Cela n'est-il pas beau vraiment ? Et quel est celui de nous, médiums d'autrefois ou d'à présent qui oserait affirmer ne s'être pas enorgueilli des dons divins ?

Voici un beau triomphe à constater. L'orgueil vaincu par la charité !

Puisse-t-il désormais en naître un grand nombre, de ces Esprits de paix et d'amour, et nos enfants pourront entrevoir ce que nous n'aurons que pressenti :

La solidarité universelle ?

CLAIRE VAUTIER.

PHÉNOMÈNES PHYSIQUES CHEZ M^{ME} BABELIN.

Jeudi dernier, 10 août, rue Lamartine, 20, nous étions 17 personnes à la séance. La fenêtre et les deux portes du petit salon démeublé une fois bien fermées, nous fîmes l'inspection du local ;

au milieu était une petite table sur laquelle on avait placé deux boîtes à musique, trois éventails chinois, une sonnette, une boîte de pastilles de menthe, des joujoux d'enfants, tels qu'un chien-mouton pouvant japper, un sifflet, etc. M^{me} Babelin s'assit près de la table, mais sans la toucher, et deux témoins lui lièrent les mains, les bras, le corps ; elle fut attachée aux barreaux du dossier de sa chaise par une dizaine de nœuds fortement serrés. Tous les témoins étant assis, entourant le médium et la table : on fit la chaîne, afin que personne n'eût les mains libres. On éteignit alors la bougie, on fit la prière voulue, et on chanta en chœur mais à voix basse. Le chant empêche les conversations particulières, et surtout les distractions plus ou moins bruyantes.

Quelques minutes après, on entendit des coups sur la table, et de plus en plus forts, et commencèrent une série de manifestations différentes, plusieurs ayant lieu en même temps ; tandis qu'une boîte à musique jouait l'un de ses airs en se promenant sur nos têtes, la sonnette s'agitait, ou le chien jappait à droite, à gauche, ici, là ; les éventails rafraîchissaient l'air et nous frôlaient le visage. Un objet vint se poser sur notre tête, sur les épaules, sur les genoux, sur les mains. Des *oh !* des *ah !* des *merci !* se croisent à chaque instant. Puis nous sentions qu'une main serrait la nôtre, nous caressait le front, nous touchait les joues ; des doigts nous pressaient le nez et le menton ; le contact en était doux et chaud.

L'atmosphère était lourde ; ma voisine de gauche était en nage ; mais comment s'essuierait-elle le front, le visage, sans rompre la chaîne ? L'idée lui vint d'en charger mentalement un invisible, qui lui prit son mouchoir, placé sous nos deux mains, l'épongea et remplaça le mouchoir où il l'avait pris.

Nous étions comme dans une étuve, et, mainte et mainte fois, un vent frais venait nous rappeler à la vie ; ensuite une fine pluie, aux gouttelettes parfumées, tombait sur nous tous.

Nous eûmes une autre pluie, non de pastilles de menthe qu'on avait placées sur la table, mais de bonbons anglais auxquels on n'avait pas pensé. Chacun de nous en reçut au moins deux ou trois. Nous sentions que des doigts entr'ouvraient nos lèvres et y glissaient ces bonbons ; puis aussi des pluies de fleurs. Nous avons reconnu plus tard que c'étaient des roses rouges et des marguerites blanches. Pour mon compte, et je n'ai pas été le seul, ma main gauche étant presque fermée, je sentis des doigts redresser un peu les miens et glisser entre eux la tige et les feuilles

d'une fleur ; c'était une rose dont les épines se faisaient légèrement sentir.

Plusieurs fois, et à l'improviste, on éclaira la bougie : chacun put constater que notre médium était toujours bien et dûment garrotté, comme au début.

Bon nombre d'étoiles, ou plutôt de points lumineux, mais doux à la vue, apparurent dans le cercle à hauteur de nos yeux. Ils semblaient folâtrer, se multiplier, s'éteindre, se ranimer. Deux de ces points, les plus rapprochés de ma voisine de gauche et de moi, s'arrêtèrent pendant quinze secondes, et nous laissèrent voir une *forme*, un portrait vivant que ma voisine reconnut comme étant celui de sa mère, et dont la toge ou robe était aux couleurs artistement variées ; vis-à-vis nous, M. H. d'A., M^{me} H..., et leurs voisins en ont vu de semblables ; mais la toge était entièrement blanche. D'autres ont vu des mains plus ou moins lumineuses, etc.

Pendant toute la séance, j'ai tenu, entre le petit doigt plié de ma main gauche, celui de la main droite de ma voisine de gauche ; avec mes quatre autres doigts, je retenais les deux bouts de la corde qui entourait et enchaînait notre médium. Or, par trois fois, j'ai senti qu'une main entr'ouvrait un peu la mienne (je me laissais faire) et m'enlevait les deux extrémités de la corde, que, peu après, on glissait, on remplaçait dans ma main.

On a prétendu que, de tous les assistants, j'avais été le plus favorisé. Au fait, j'ai bien eu 30 phénomènes dus à des invisibles rivaux de Merlin l'enchanteur.

J'avais dans la poche de mon pantalon, côté gauche, un porte-monnaie, en dehors duquel étaient quelques *sous*. Dans la poche de mon paletot, même côté, était mon mouchoir *immaculé*. Eh bien ! à la fin de la séance, le mouchoir s'est trouvé sous ma main gauche ; tandis qu'un de mes *sous* l'avait remplacé dans la poche de mon paletot !

Avant la fin de la séance, on alluma la bougie, et le médium *entrancé* nous avertit que ses chaînes allaient tomber. Nous éteignîmes à nouveau la bougie, et en moins d'une minute, le médium demanda le *fiat lux*. Nous vîmes M^{me} Babelin libre de toute attache ; les nœuds de la corde, qui gisait à ses pieds, *avaient tous disparu* !

J'avais déjà vu des prestidigitateurs se débarrasser des cordes, ou liens, dont venait de les entourer un adroit compère ; mais

les nœuds ne disparaissaient jamais. En outre, le ficelé n'était jamais assis, lié au dossier d'une chaise.

Je sais bien que, si en France, pays des goguenards et des suffisants, palmés ou non, l'un de ces esprits forts vient à lire ce compte-rendu, il haussera les épaules ; oubliant que rien n'est plus brutal qu'un fait, et que, si le doute est d'un sage, la négation est d'un sot. Le sage étudiera, il expérimentera ; il obtiendra facilement de M^{me} Babelin une séance particulière, chez lui, en présence, ou non, de témoins par lui choisis. Une dame pourra, au préalable s'assurer que le médium n'a sur elle que ses vêtements du jour. Que peut-on exiger de plus ?

Nous savons aussi que tous les Pailloux et Mirvilles du jésuitisme attribueront ces phénomènes à l'intervention du diable : la logique n'a jamais été leur fort. Accuser ici le diable, c'est faire injure à ce prétendu roué, qui, en éclairant nos matérialistes ou athées, travaillerait sottement contre lui, en montrant à ces futurs damnés la voie qui les conduirait à Dieu.

Paris, 16 août 1882.

DUPARC.

Chef de bataillon en retraite, 17, rue du Mont-d'Or, Paris.

Eugène Courboin, artiste peintre. — Vve E. Courboin. — M^{me} Woileux et sa fille. — M^{me} Alice. — M. d'Alési et trois personnes amies. — D^r Chaz... — D^r Vaz... — M^{me} Kelberger et plusieurs autres personnes, dont le nom nous est resté inconnu.

Nous ajouterons à ce compte rendu, qu'hier 7 septembre, à la fin de la séance donnée par M^{me} Babelin chez elle, nous trouvâmes le médium debout sur une table, placé au milieu de notre cercle, ses mains attachées à sa chaise ; ce transport se fit sans bruit. C'est une preuve de la matérialisation plus complète des esprits, qui acquièrent assez de forces pour enlever facilement et le médium et sa chaise ; le tout pesant plus de 100 kilos.

M. ALICE.

A partir du 3 octobre, M^{me} Babelin reprend ses séances du mercredi ; elles auront lieu tous les quinze jours, et l'on ne pourra y être admis qu'en étant porteur d'une carte et abonné à la *Revue* ou sociétaire. Nul ne sera admis sans avoir rempli ces conditions. La Société est bien décidée à ne plus laisser assister, toute l'année, des visiteurs qui viennent à ses séances sans participer en quoi

que ce soit aux dépenses exigées par le local ; ce qui prouve le peu d'intérêt qu'ils portent à la diffusion de nos croyances.

A partir du 1^{er} octobre 1882, M^{me} *Babelin* habitera le n° 135, de la rue *St-Antoine* ; elle y donnera ses séances habituelles. Il ne faudra plus s'adresser, 20, rue *Lamartine*.

LE SPIRITISME A HAYBES-SUR-MEUSE

Je ne voudrais pas laisser passer sous silence les faits qui se passent à Haybes-sur-Meuse, village de deux mille âmes, où je suis actuellement en vacances chez M. *Borgniet* *Malcotte*, fervent spirite et propagateur de la doctrine.

Nous faisons des séances partout où l'on nous demande ; à la maison, nous avons ouvert un groupe, où bon nombre d'assistants reconnaissent, à la description, aux noms et prénoms, les Esprits qui leurs sont chers ; je suis magnétiquement endormie par M. *Borgniet*.

Plusieurs docteurs ont assisté à ces réunions et avoué qu'ils ne peuvent s'expliquer ces phénomènes étranges pour eux. Nous faisons de nombreux adeptes ; de là provient la colère du curé, qui, au prône, le dimanche, prêche de la façon la plus amusante sur notre compte.

Hier, 13 août, j'ai voulu assister à la messe, pour entendre ce que le curé pouvait dire ; il a cherché et, m'ayant vue placée, il m'a regardée avec colère. Puis, au nom des lois divines, il a dit à ses paroissiens de ne pas communiquer avec leurs morts sous peine d'extermination. Les personnes qui s'en occupaient, si toutefois il leur restait un peu de conscience, devaient savoir ce qu'elles avaient à faire. A ces paroles, les paroissiens et paroissiennes se retournèrent vers moi ; je fus leur point de mire, et me mis à rire, tellement cette scène ridicule me semblait grotesque ; le prédicateur, furieux, descendit de sa chaire pour terminer sa messe si follement interrompue.

Le même soir, nous eûmes une séance en présence de bien des assistants à cette messe ; une réponse aux extravagances du matin fut donnée par l'Esprit du commandant de gendarmerie, décédé dernièrement, et que je n'ai pas eu l'honneur de connaître ; nous avons envoyé cette réponse à M. le curé, et espérons en sa répli-

que. Ci-joint la réponse du commandant Basset, que vous pouvez publier ; cela nous encouragera à la propagation de nos belles croyances, cette religion du cœur et de la conscience.

13 avril 1882.

L. DE RUDDER.

« Oui, Monsieur le curé, sans le savoir, vous avez fait une belle propagande pour cette croyance, qui tend de plus en plus à devenir universelle. Toutes les religions sont dogmatiques, et le monde qui réfléchit ne veut plus de ce dont les enfants eux-mêmes doutent très fortement.

« A l'humanité il faut une religion, et la religion du cœur est celle qui convient le mieux à l'esprit de ce siècle qui progresse.

« Il ne lui faut ni dogmes ni mystère, mais une croyance sans prêtre, et par conséquent sans culte imposé et payé ; tout homme doit savoir que, par la pensée, il peut prier, sans donner de l'argent si durement acquis, à l'homme, travesti en ministre de Dieu, qui fait directement ou indirectement commerce d'oraisons.

« Si Dieu a voulu que les morts parlent, ne faut-il pas écouter leur voix qui est celle du bien ; puisque les âmes ne s'attirent que par la sympathie ? Il faut que la mère éplorée sache que son enfant est auprès d'elle, que la vie est supportable ; puisque, sans intermédiaires, elle peut entrer en communication avec lui.

« Il faut que la veuve sache que son époux n'est pas disparu, qu'il vit de la vie de l'Esprit.

Les orphelins doivent savoir que leurs parents, de la sphère où Dieu les a placés, peuvent les guider dans la vie terrestre.

« La loi de Dieu ne défend pas l'évocation de ceux que nous croyons morts (car, en réalité, ils sont plus vivants et plus lucides que les pauvres terriens) et si elle le défendait elle serait impossible, les âmes n'auraient ni le pouvoir ni la volonté de nous apparaître ; car, si la défense leur en eût été faite directement par Dieu, elles n'auraient même pas la volonté d'enfreindre cette loi.

« Comment une mère qui croirait vouer son enfant à l'extermination et à l'abomination, voudrait-elle sacrifier le bonheur de cet enfant pour le plaisir de s'entretenir quelques instants avec lui.

« Il est inutile, pour votre religion, que vous parliez de ces choses vaines qui mettent l'esprit humain à la torture, qui éveillent en lui la curiosité qui tourne au désavantage de votre culte.

« Dieu, avons-nous dit plus haut, veut que les morts parlent, et

ce n'est pas Dieu, mais Moïse qui a défendu au peuple hébreu d'évoquer les âmes ; à travers les périls d'une longue route, les Hébreux abusant de l'évocation des Esprits, Moïse leur défendit cette pratique, sous peine de mort ; loi dure, mais nécessaire pour des peuples encore grossiers.

« Là s'est borné, pour ce chef de tribu errante, cette extermination toute corporelle et terrestre. Quant à l'âme, Dieu, le justicier immuable et paternel, se charge de la punir ou de la récompenser, en dehors des malédictions des sectaires qui veulent faire de l'Eternel, un être faillible, vaniteux et orgueilleux ; tels qu'ils le sont.

Telle est l'histoire ; il faut, pour en parler, l'avoir étudiée et ne pas la torturer selon sa fantaisie.

LUMIÈRE DE L'ESPRIT.

Son analogie avec la lumière fluidique.

Une âme est un foyer lumineux ; ses facultés diverses émanent de ce foyer sous la forme de faisceaux semblables à ceux de la lumière du soleil. Reçus par l'intelligence, ils se brisent, et chaque faculté se porte à la case cervicale qui doit l'interpréter.

Les rayons lumineux contiennent sept couleurs ; les rayons spirituels contiennent sept attributs : la bonté, la justice, la raison, la foi, la conscience, l'abnégation, la charité. Pour les yeux, la couleur blanche est le résultat des sept couleurs brisées ; l'unitisme ou amour de tous est aussi la résultante des sept facultés équilibrées et diffuses dans l'intelligence.

Les sept couleurs, en s'unissant les unes aux autres, suivant certaines affinités, produisent des nuances analogiques aux passions ; de même, les sept facultés de l'esprit en s'unissant entre-elles forment des nuances de vertus ou d'aptitudes qui ne sont plus que des qualités et, en quelque sorte, les ramifications amoindries des rayons spirituels.

Pour nous, la lumière de ces rayons est aussi réelle et sensible, que l'est, pour vos yeux, la lumière du jour ; et l'analogie se poursuit plus loin encore, puisqu'une chaleur véritable en émane, comme la chaleur solaire émane de la lumière.

La chaleur d'une âme remplie d'enthousiasme, de dévouement ne nous est-elle pas connue ?

Qu'est-ce qui entraîne un auditoire et lui forme une conviction au moins momentanée ? N'est-ce pas la foi de l'orateur ?

Quel sentiment puissant, quel enthousiasme de justice, quelle conviction profonde de droit, de réparation, anima les destructeurs de la Bastille ?

Une âme est-elle puissante qui inspire de telles choses ? N'est-ce pas une force, une lumière, une chaleur qui dégage, celui qui console dans les maux ; qui rassure, encourage, qui relève l'espoir

abattu ? Le phare qui brille la nuit sur la mer est bien l'emblème de l'âme dévouée qui luit sur l'affliction.

Ne sent-on pas le lumineux attrait qu'exercent l'orateur, le poète, l'artiste ? La miséricorde bienveillante et tendre du pasteur pour la brebis égarée n'est-elle pas une douce et puissante chaleur ? L'âme est un foyer qui deviendra soleil, qui deviendra — disons-nous, — car, chez les uns, ce n'est encore que le feu qui couve sous la cendre ; chez d'autres, c'est une flamme vacillante et timide. Il en est chez qui ce foyer est couvert d'ombres, de taches, qui le voilent et l'amoindrissent. D'autres enfin resplendissent d'un éclat sans ombres, ni alternances..... Oui, nous en voyons de ces états divers.

Le feu couve sous la cendre, ai-je dit, et c'est encore un foyer ; il peut à un moment donné se raviver et resplendir..... Mais hélas ! il existe aussi des foyers sans feu et des cendres froides : c'est la nuit, c'est la mort, c'est la destruction.

Vivants, entretenez ce foyer, faites-en sans cesse jaillir la flamme ; car c'est la chaleur, c'est la vie que déverse l'âme éternellement, et c'est en la déversant qu'elle augmente et accroît sans cesse sa chaleur et sa vie.

(Tiré d'un manuscrit qui s'imprime, obtenu par le médium X.)

Une extatique qui constate le dégagement corporel d'un Esprit.

Mlle Kyra Carpentier, de Chicago, prétend avoir le pouvoir de clairvoyance. Sa mère étant près d'expirer fit venir la jeune femme et la sollicita de se mettre en extase pour relater les progrès de l'agonie.

Mlle Kyra s'assit près du lit de Mme Carpentier, contemplant, jusqu'à la fin, d'un air extatique, le corps de la mourante. « J'ai vu distinctement, dit-elle, l'Esprit de ma mère fuir son corps ; en premier lieu, le sens de la vue l'a abandonné, et un voile sembla tomber sur cet organe ; puis vint le tour de l'ouïe et du sentiment ».

Dès que l'Esprit quitta un membre, il meurt.

La lumière fluidique qui inonde chaque fibre se retire vers la poitrine, et, à mesure que ce fait s'accomplit, le voile semble se poser sur le membre d'où la vie spirituelle s'est retirée.

Une boule de lumière se sépara enfin de la masse encéphalique, et alors la corde d'argent se détacha.

L'apparence lumineuse prit bientôt la forme de ma mère, mais quel changement ! Elle était glorieuse, vêtue d'une robe d'une blancheur éblouissante, exempte de maladies, et conséquemment de la mort.

L'âme semblait être bien accueillie par les Esprits qui l'attendaient ; c'était de leur part, comme la joie d'une mère à la naissance d'un enfant.

L'Esprit ne fit attention ni à moi, sa fille, ni aux autres objets de la terre, rejoignit ses frères de l'espace ; et tous s'éloignèrent dans la profondeur de l'éther bleu.

(Traduit du « N.-Y. Sun » du 12 juillet, par Mme G. L. Ditson.)

NÉCROLOGIE

Un de nos frères de la première heure vient de quitter son enveloppe matérielle : M. Al. Gorin est mort, le 10 septembre à St-Saulieu (Somme) après une maladie assez longue. Il a été enterré civilement, c'était son désir formel. Sur sa tombe, le maire de la commune, M. F. Loth, un de nos frères et amis, auteur de la brochure intitulée : *Abrégé de la Doctrine spirite* (1) a prononcé quelques paroles pour faire comprendre aux assistants et surtout aux curieux, que M. Gorin croyait fermement en Dieu, à l'immortalité de l'âme, mais qu'il ne croyait pas à l'efficacité des prières payées ; que libre-penseur ne voulait pas dire athée, mais penser librement. M. Gorin était un libre-penseur religieux. La pierre de son tombeau devra porter cette inscription : « Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi ».

M. L.

La Société des études psychologiques et les spirites viennent de faire une grande perte, en la personne de M. Ch. Collard, décédé le 13 septembre dernier, en sa propriété de l'Ermitage de la Madeleine (Seine-et-Marne).

M. Collard était un spirite de la première heure, il fut un des amis d'Allan Kardec.

Dans la Revue de novembre prochain nous donnerons l'article nécrologie qui nous a été remis par Mlle de Lasserre et que le manque d'espace ne nous permet pas d'insérer ce mois-ci.

M. Pierre-Alexandre Daix, notre imprimeur, directeur du *Semeur de l'Oise*, est décédé à Clermont, fin août 1882. Ce fut un travailleur infatigable, un honnête homme dans l'acception du mot, qui avait créé une maison des plus honorables et des plus importantes à Clermont-de-l'Oise. — MM. Daix fils, collaborateurs dévoués de leur père, continueront la bonne tradition de cette famille modèle ; l'œuvre paternelle ne périra pas. Nous le savons : rien ne meurt, tout se transforme, et l'esprit de ce noble, brave et si digne M. P.-A. Daix, encouragera sa femme et ses successeurs, leur apportera les forces morales dont ils ont besoin dans cette grande douleur de la séparation terrestre.

Nous avons le plaisir d'apprendre à nos lecteurs que M. Jacobs vient d'ouvrir un cabinet de consultations, à l'instar de Desbarrolles, et qu'il donne à l'aide des sciences mentionnées plus haut, des renseignements précis sur les aptitudes, le caractère, les penchants, la vocation, les événements probables, et même sur les maladies, à la seule inspection des *main*s ou de l'*écriture*.

Lui écrire : 14, cité des Bains, à Paris.

Nous avons reçu *l'Age progressif* (*Progressive Age*), organe spiritualiste, publié à Atlanta, Etat de la Géorgie (Etats-Unis). — Cette revue mensuelle entre dans sa deuxième année, et le numéro reçu contient des sujets intéressants et variés, dont l'esprit est excellent.

(1) Il ne reste plus de cette brochure que 12 exemplaires, 1.25 — 1.40 port payé.

Le Gérant : H. JOLY.

Clermont (Oise.) — Imp. DAIK. — Maison spéciale pour journaux et Revues.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

DÉMONSTRATION POSITIVE DE L'EXISTENCE DE DIEU

TROISIÈME LEÇON.

L'IDÉAL DIVIN ET LE BUT DE LA VIE.

Nous vivons à une époque troublée. Et le trouble qui règne dans les âmes et qui se révèle dans tous les domaines de la pensée, comme dans les différentes sphères de l'activité sociale, dans l'art, dans la littérature, dans la politique, dans la polémique des journaux, où déborde l'injure et l'outrage, comme dans les rapports entre les classes, aigris et faussés par tant de haines et de passions qui menacent la paix sociale, dans les mœurs corrompues de la cité, dans les liens de la famille qui se relâchent de plus en plus, comme dans les relations entre les races et les nationalités ; le désordre mental qui produit, avec la confusion des langues, tant de malentendus et suscite, chez nos contemporains de l'un et de l'autre sexe, tant de chutes et de défaillances, le devoir méconnu, l'abdication de la volonté et du gouvernement de soi même, avec les vices bas et honteux qui en sont la suite : ivrognerie, débauche, prostitution, et la folie du crime, du duel, du suicide, du jeu, de la spéculation effrénée, du luxe, de la richesse mal acquise ; tout ce trouble, tout ce désordre moral ont pour cause principale, et peut-être unique, *le défaut de direction, d'orientation, qui résulte de l'absence d'un idéal divin et de l'ignorance du but de la vie*

Figurez-vous un voyageur qui ne saurait ni d'où il vient, ni où il va, ni pourquoi il s'est mis en route.

La situation morale de notre société civilisée est celle de ce voyageur. Elle est plus fâcheuse encore. Car le voyageur, dont nous parlons, peut au moins consulter, durant le jour, la marche du soleil, durant la nuit, celle des étoiles ; il peut s'orienter et se dire

qu'en allant toujours droit devant soi, il finira par arriver en quelque lieu habité, où il pourra continuer à vivre et se créer de nouvelles relations.

Nos contemporains, en s'émancipant des anciens dogmes et en abandonnant la vieille conception avant d'en avoir acquis une nouvelle, ont perdu cette consolation et cette espérance. Positivistes ou matérialistes pour la plupart, les uns conscients des doctrines négatives qui les possèdent (c'est le petit nombre), les autres inconscients de la chose (c'est le troupeau), ils marchent tous, ou à peu près tous, sans but, sans direction, au milieu des ténèbres, excluant de leur pensée, toute question d'origine et de fin, ne croyant qu'à ce qui tombe sous les sens, préoccupés uniquement de l'heure présente et ne voyant dans la vie que cette combinaison éphémère de force et de matière qui s'écoule entre la naissance du corps terrestre et sa dissolution, comme un songe d'un instant entre deux néants éternels. Donc courte et bonne : s'amuser ! ou bien s'enrichir ! et, le plus souvent, passer sa vie à courir après le plaisir, sans pouvoir l'atteindre ou à envier la fortune des autres, sans pouvoir l'acquérir pour soi-même !

Ces conclusions logiques du positivisme matérialiste et athée ne se discutent pas. Il suffit de les énoncer. Faites d'égoïsme bestial et grosses d'immoralités, elles ont tout ce qu'il faut pour troubler et corrompre les âmes, engendrer un dangereux scepticisme, un pessimisme plus dangereux encore et précipiter aux abîmes notre civilisation « et ses merveilles ».

Les promesses décevantes du mysticisme chrétien et les vaines menaces d'un jugement dernier ne valent pas davantage. D'abord on n'y croit plus. La conception enfantine et cruelle — cet âge est sans pitié ! — d'un enfer éternel et d'un paradis fainéant n'a plus ni place ni emploi dans cet immense atelier de l'univers, où tous les êtres ont leurs fonctions

Il n'y a d'autre paradis ou d'autre enfer admissible que celui que chacun s'est créé à soi-même par l'atmosphère de bien ou de mal, que ses actes antérieurs lui ont préparé. Et encore ces mots, *paradis* et *enfer*, sont impropres ; car ils impliquent une éternité de bonheur ou de peine incompatible avec un ordre, qui est sans doute éternel, dans son ensemble, mais au sein duquel tout est soumis à un renouvellement incessant par l'œuvre quotidienne de travail et d'échange que chaque être accomplit au sein de l'universelle harmonie.

Si quelque chose était à conserver de l'ancienne conception des peines et des récompenses ultra-terrestres — dont nous sommes loin d'ailleurs de méconnaître les services rendus aux âges d'enfance et de barbarie, *alors qu'on y croyait*, — ce serait l'invention sacerdotale, plus récente et plus humaine, du *Purgatoire*. On y brûle aussi, paraît-il, le feu étant le grand argument d'une foi qui s'impose, mais du moins l'on en sort. On en sort, après un temps de purification nécessaire. L'idée est juste, si on la dépouille de ce qu'elle a de grossier dans ses formes mystiques, y compris le feu, qui n'est point fait pour brûler des âmes, d'ailleurs parfaitement incombustibles ; l'idée est juste et pourrait être conservée, si l'on voulait bien voir, dans le Purgatoire, non pas un lieu de supplice, mais cette même vie terrestre, où chaque âme, qui a besoin d'expier ses fautes et de s'améliorer par de nouvelles épreuves, est appelée à recommencer sa trajectoire aussi souvent que cela est nécessaire à son élévation vers des sphères supérieures. Oui, dans ce sens, la vie terrestre est un *purgatoire relatif*, c'est-à-dire pour chacun d'entre nous, un lieu d'épreuve, un instrument de purification, d'amélioration et de progrès, et rien ne s'oppose à ce que l'idée, ainsi interprétée, trouve sa place dans une théorie rationnelle de la vie psychique. Elle peut servir à faire comprendre l'état où se trouve l'âme obligée de se dépouiller des souillures de ses vies antérieures et d'acquérir des énergies nouvelles pour franchir les étapes successives de son devenir immortel.

Mais rien qui ressemble au paradis et à l'enfer, et rien non plus d'un *jugement dernier* rendu à la fin des temps par un juge suprême ! Nous devons renoncer, pour notre compte, à de telles imaginations propres aux âges d'enfance de l'humanité, et nous devons travailler à en affranchir les cervelles humaines. Ainsi, point de béatitude éternelle, point de tourments éternels, point de fin des temps, point de jugement dernier ! Mais à la place de ces promesses chimériques et de ces peurs malsaines, nous avons à instaurer une vue des choses qui fasse comprendre à tous que toute vie est la conséquence d'une vie antérieure, que toute œuvre porte avec elle sa récompense ou sa punition, que, s'il existe un ordre naturel faisant graviter la création terrestre vers l'état conscient, il existe aussi un ordre spirituel, qui, en se réalisant dans l'organisation sociale, permet à l'être, arrivé à la possession d'une raison consciente, de s'élever progressivement, lui et son humanité, à travers des vies successives, à une puissance toujours plus grande de li-

berté, d'activité, de sentiment, de sagesse, d'intelligence, et cela, sans autre limite de développement — car le germe du divin est en lui — que la perfection dans la plénitude de l'existence.

Or, ce que nous désignons ainsi, c'est cet idéal à réaliser, c'est cet état divin à conquérir, où l'être, arrivé au point de se sentir vivre dans tout ce qui est et ne faisant *qu'un* avec cette Unité éternelle, *universelle*, où convergent et d'où divergent tous les rapports et que nous appelons DIEU, se trouve associé à toutes les œuvres de la création, et participont par conséquent à toutes les joies des créatures et à toutes leurs tristesses. La perfection étant ainsi conçue, l'être qui la possède, s'il n'a rien à acquérir pour lui-même, travaille toujours, ouvrier avec Dieu, au salut, à l'amélioration, au perfectionnement des autres êtres. Si *vivre pour autrui* constitue le vrai bonheur, c'est bien ! Dans ce cas, rien n'empêche de faire entrer l'idée de bonheur dans l'idéal de perfection que nous avons dans l'âme. Un bonheur trouvé dans l'extinction de tout égoïsme ne pourrait qu'ajouter à l'idéal d'une vie parfaite. Mais est-ce bien ainsi que le mot « bonheur » est généralement interprété, et chacun n'y voit-il pas, au contraire, la satisfaction égoïste de ses désirs et la possession assurée de jouissances toutes personnelles ?

L'idée que chacun se fait du bonheur est proportionnelle à son degré de développement intellectuel et moral. Aussi rien de plus variable. Grossière et sensuelle chez ceux qui sont enfoncés dans la matière, elle s'épure et se spiritualise à mesure que l'homme s'élève en raison, en sentiment, en moralité. Il y a des bonheurs féroces, inhumains, criminels, contre nature ; il en est de légitimes, qui ne font pleurer personne ; il est même des joies qui servent à notre élévation et à celle du prochain. Que celles-là soient les bienvenues lorsqu'elles nous sont données, et bénies soient-elles si elles sont la récompense de nos efforts et de nos peines ! Mais le bonheur offert comme but à la vie, et ainsi élevé à l'absolu téléologique, aurait le caractère d'une loi permanente, d'une loi naturelle et divine que nous refusons absolument de lui reconnaître. L'ordre naturel tout entier proteste contre une telle conclusion. Ne voit-on pas partout, dans la nature, le *circulus vitalis* ne se perpétuer que par le double jeu de la naissance et de la mort (je suis venu au monde en pleurant, et chaque jour me dit pourquoi), les êtres ne se maintenir que par une *dévoration* mutuelle et l'évolution graduelle des organismes ne se faire,

en allant du moins au plus, de la simple monère jusqu'à l'homme, qu'au prix de la lutte et de l'effort ; alors qu'en même temps, la part de la peine et de la douleur augmente avec la sensibilité et l'intelligence, de telle sorte que, non seulement chez les animaux, mais aussi parmi les hommes, l'âme a d'autant plus à souffrir des luttes de l'existence qu'elle est plus élevée, plus délicate, plus éclairée, plus juste, plus aimante, plus humaine enfin et plus rapprochée de la perfection.

Où voit-on dans un tel ordre de choses quoi que ce soit qui ressemble à une finalité de bonheur ? Répondez, âmes aimantes, dont la vie n'a été qu'une immolation perpétuelle à un autre être, souvent indigne, et la négation même de votre bonheur personnel ? Et vous, soldats du devoir, victimes obscures tombées pour le culte de la famille, de la patrie ou de l'humanité, et vous aussi, vous surtout, pionniers de la pensée, martyrs de la vérité proclamée avant l'heure, qui mourez tous les jours suppliciés par la pensée désolante de l'idée méconnue et de l'œuvre stérile !....

De quel droit et sur quel fondement donnerait-on le bonheur comme fin à la vie, alors que, partout et toujours, la vie terrestre, la seule que nous connaissions, ne nous en offre que l'ombre, et alors que la promesse du bonheur y est presque toujours la source d'une déception nouvelle ?

Non, non, le but de la vie n'est pas le bonheur, et c'est mentir aux hommes que leur en faire la promesse, soit sur la terre, soit ailleurs. Le but de la vie, manifesté par l'ordre même des choses dans le monde et la marche évolutive de la vie sur notre planète, c'est la perfection finale ; et le chemin qui mène les êtres à la perfection, c'est le progrès. Le chemin est long sans doute et la perspective paraît lointaine, mais la récompense est magnifique et le résultat certain. Il est certain ; car chaque pas que l'être fait, en montant les degrés d'une vie toujours grandissante, lui est un gage incontestable de son propre agrandissement. Il a acquis ainsi des facultés, des qualités, des puissances nouvelles qui lui appartiennent et lui serviront à monter plus haut, toujours plus haut sur l'échelle de la vie.

Le progrès, fatal d'abord, et ordonné dans le monde inconscient par une loi qui embrasse l'ensemble de la création planétaire, le progrès devient libre et volontaire chez l'être social doué de conscience et de raison. Avec l'état conscient, commence la responsabilité personnelle, et avec la responsabilité personnelle, commence

la sanction due à l'œuvre. L'homme recueillera dans ses renaissances successives le prix de ce qu'il aura semé. Il n'est pas un acte et pas un instant de son existence *actuelle* qui ne prépare son sort futur. Il sera ce qu'il se sera fait lui-même ; il aura le milieu qu'il se sera préparé. Il ne devra rien qu'à ses propres efforts, si ce n'est que, lié à un milieu antérieur et à ses semblables, il subit les conséquences de toutes les antériorités de ce milieu et la solidarité de toutes ses relations sociales ; bénéficiant des conquêtes faites par les générations qui l'ont précédé et chargé d'acquitter leurs dettes, d'expier leurs fautes, de réparer leurs erreurs, qui furent d'ailleurs les siennes dans des vies antérieures. Tel est *le péché originel* : il n'en est point d'autre. Il est tout entier dans l'héritage d'erreurs et d'ignorances que nos pères nous ont transmis avec les moyens de nous en racheter ; et ce sont ces moyens, ces facultés, ces puissances, que chacun de nous doit s'appliquer à augmenter, à l'aide de la science et du travail, par l'amour du prochain, le dévouement et la volonté incessante d'un progrès individuel et social, national et humanitaire, qui ne peut avoir d'autre terme que la vie parfaite, possédée et sentie dans sa plénitude, ce qui est l'équation de l'homme-humanité avec l'état divin, ou, selon la parole de Jésus, qui en représente l'image personnifiée, l'unification du fils avec le Père ; unification (et non pas *identification*), à laquelle tous les hommes sont appelés, à la condition de vivre en communion avec son saint Esprit, « tous pour chacun, chacun pour tous, » et s'appliquant ainsi à « devenir parfaits comme le Père céleste est parfait ».

Ch. FAUVETY.

L'ÂME ET SON ACTION SUR LA MATIÈRE

L'étude de l'âme a été abordée dès la plus haute antiquité. Sitôt que les hommes purent se créer quelques loisirs au milieu des occupations incessantes que leur imposait la nécessité d'assurer leur existence, ils firent de louables efforts pour arriver à connaître l'être intelligent qu'ils sentaient en eux. Nous ne rappellerons pas les divers systèmes imaginés par les anciens philosophes pour expliquer l'existence de l'âme ; cette revue rétrospective a été faite par de plus compétents que nous ; et, d'ailleurs, elle ne fournirait aucun élément utile à notre travail parce qu'aucune de ces théo-

ries n'était appuyée sur la connaissance scientifique des lois de nature.

I.

Nous dirons seulement quelques mots des croyances imposées sur cette matière par l'enseignement catholique, et nous tenons à les combattre dès le début parce qu'elles sont, selon nous, la cause principale de l'obscurité qui règne encore sur cette question. La religion que fondèrent dans la compression et dans le sang ceux qui se disaient les représentants du Christ ne pouvait laisser sans solution ce problème de la nature et des destinées de l'âme, et, comme toujours, ses ministres choisirent la théorie la plus propre à s'imposer aux masses par la terreur qu'elle inspirait : ici, comme dans les dogmes sur la création et la chute première, on s'appliqua à prêter à Dieu toutes les imperfections de l'homme ignorant et barbare, et on en fit un être fantasque et capricieux, sans règle ni lois, en proie à la colère, à la jalousie, à la haine ; toutes passions dont l'humanité était le jouet dans les temps néfastes, bien plus encore que de nos jours.

Donc, suivant le dogme catholique, l'âme est une substance immatérielle, intelligente et raisonnable, créée par Dieu à son image et infusée par lui dans le corps de tout enfant au temps voisin de sa naissance. Nous ne nous arrêterons pas à relever la contradiction qui existe entre cette définition de l'âme et la croyance au péché originel sur laquelle s'appuie l'édifice entier de la rédemption. Comment notre âme peut-elle être rendue responsable de la faute de nos premiers parents, puisqu'elle n'a été créée qu'au moment de notre naissance ? « Et cependant, nous disent les prêtres, cette souillure imprimée à notre âme par la désobéissance d'Adam et d'Eve est si grave, que, si elle n'est pas lavée par les eaux du baptême, nous ne jouirons jamais du bonheur des élus. » Voilà donc une faute dont nous sommes coupables sans y avoir participé ni de près ni de loin, et dont nous serons absous par des pratiques auxquelles notre intelligence et notre volonté resteront complètement étrangères. En vérité, peut-on rien imaginer de plus absurde, et ne faut-il pas singulièrement compter sur la crédulité humaine pour oser enseigner de pareilles insanités ?

Mais, nous le répétons, notre intention n'est pas d'insister sur ce point : il y a longtemps que ces erreurs ont été réfutées, et notre argumentation ne pourrait que reproduire les raisons con-

cluantes déjà tant de fois développées. Nous voulons simplement présenter quelques courtes observations se rapportant plus spécialement au point de vue sous lequel nous désirons étudier la question de l'âme. — On dit qu'à chaque corps nouveau qui se forme, Dieu crée une âme et l'y insuffle : nous remarquerons tout d'abord qu'il nous paraît surprenant qu'un des attributs les plus éminents de la divinité, la puissance créatrice, puisse être ainsi tenue en suspens et subordonnée à l'acte de reproduction matérielle de deux de ses créatures. Mais passons, car nous trouverons dans cette théorie bien d'autres sujets d'étonnement. Voilà donc une âme qui vient d'être créée par Dieu, et qui a mission de diriger l'évolution du petit corps et de présider à son développement. Comprenez-vous qu'un être qui n'a eu antérieurement aucun rapport avec la matière puisse tout à coup, par une sorte de science infuse, choisir et classer parmi ces éléments si variés ceux qui doivent concourir à la formation de cet organisme merveilleux, véritable foyer de vie, d'intelligence et d'amour ? D'où lui vient cette connaissance des lois qu'elle n'a jamais étudiées ? De Dieu, dira-t-on. — Mais alors je demanderai pourquoi ce Dieu, qui devrait n'avoir de préférence pour aucune de ses créatures, donne-t-il aux unes le privilège de la science, de la moralité et de la raison ; tandis qu'il laisse croupir les autres dans les bas-fonds inconscients de la matérialité ? Est-ce ainsi qu'on peut concevoir la justice distributive du Père commun de tous les êtres ? Très certainement la vérité ne doit pas être là parce que Dieu ne saurait être injuste ; et il le serait évidemment s'il se plaisait ainsi à combler de tous ses dons cette âme qui n'a rien fait pour les mériter ; tandis que l'atome de matière auquel elle a mission de commander restera dans un état éternel d'infériorité et d'inconscience, privé pour toujours des jouissances de toute nature réservées si partialement pour l'être intelligent et sensible.

D'ailleurs ce que nous connaissons de la marche des phénomènes naturels vient donner le plus éclatant démenti à cette affirmation gratuite. Nous savons tous que la nature progresse lentement dans ses créations ; elle a commencé par produire des êtres élémentaires de la plus grande simplicité, et elle s'est élevée successivement par de lentes améliorations aux formes les plus compliquées et en même temps les plus harmonieuses. C'est dans l'étude de ces transformations progressives qu'il faut rechercher les destinées de l'âme. C'est ce que nous allons essayer de faire, bien

persuadé que nous trouverons là les explications justes et rationnelles qu'on chercherait en vain dans les rêveries du dogme catholique.

II.

Si nous consultons les travaux des savants sur l'apparition des premiers organismes sur la terre, nous voyons que ces lointains ancêtres de tous les êtres vivants étaient constitués d'une façon excessivement simple. Ils consistaient en un petit amas de matière albuminoïde sans forme déterminée, dans lequel s'opérait incessamment un travail d'assimilation et d'élimination. La substance où il nageait était absorbée à la façon de l'eau dont une éponge s'imbibe, et la portion non assimilée était repoussée par une sorte de contraction de l'organisme entier; et cependant ce petit être, dont les amides et les monères nous présentent de nos jours les spécimens les plus connus, vivait, se développait et donnait naissance à des individus semblables à lui. Tel est le premier essai bien rudimentaire des manifestations de la vie sur notre planète. Et, si nous pénétrons dans la constitution intime de ces protozoaires, nous trouvons qu'ils sont composés de petites cellules ou corps élémentaires, dont chacun est doué d'une vie et d'une sensibilité indépendante, de sorte qu'on peut détruire une de ces cellules sans que ses voisines paraissent se ressentir de sa suppression. Ces éléments microscopiques, qu'on retrouve chez tous les êtres vivants, naissent, croissent et se reproduisent tantôt par segmentation et tantôt par bourgeonnement : c'est une sorte d'association d'organismes particuliers dont le groupement constitue les organes nécessaires à l'entretien de la vie chez le végétal et chez l'animal.

Pour expliquer ce phénomène merveilleux de la vie intime et du groupement symétrique des cellules, la science nous dit qu'il est le résultat de l'action réciproque des forces physico-chimiques. Dans des conditions données d'humidité, de chaleur, d'électricité, ces forces entrent en jeu et construisent ces petits édifices organiques qui se développent et se propagent tant que le milieu n'est pas changé. En vain objecte-t-on que ces cellules paraissent avoir été constituées et réunies dans un but d'intérêt commun pour résister à l'action destructive du milieu ambiant; que leur association en organismes parfois si parfaits semble manifester une pensée intelligente, une unité de vues qu'il est difficile d'attribuer

aux forces aveugles de la nature. Les matérialistes nous répondent : « Montrez-nous cette intelligence qui, d'après vous, dirige les évolutions de la vie, et alors nous y croirons ; jusqu'à présent nous ne voyons que la matière et les forces qui la régissent, et nous sommes bien obligés de les considérer comme la cause unique des effets que nous constatons. »

Eh bien ! à notre avis, ce raisonnement de la science matérialiste n'a pas la valeur qu'on veut bien lui prêter. Si elle eût suivi l'atome matériel dans ses transformations presque infinies ; si elle eût analysé toutes les forces qui agissent dans le cosmos, oh ! alors elle pourrait nous dire : « Nous connaissons tout, nous avons scruté toutes les parties de l'univers, et arraché tous ses secrets à la nature ; il n'y a absolument que ce que nous y avons trouvé : la matière sous ses diverses formes, solide, liquide et gazeuse, et les forces avec leurs manifestations multiples, chaleur, lumière, électricité, magnétisme. » — Mais, malheureusement pour les matérialistes ou plutôt pour leurs théories, leurs instruments ne sont pas assez parfaits pour avoir tout perçu et tout analysé dans l'immensité des mondes. Il y avait d'abord l'éther, ce fluide impalpable dont ils avaient dû admettre l'existence pour expliquer les phénomènes caloriques et lumineux, sans en pouvoir saisir la moindre particule dans leurs laboratoires ; plus tard est venue la matière radiante que M. Crookes nous a montrée dans ses merveilleuses et si délicates expériences ; et il semble résulter des phénomènes qu'il a fait passer sous nos yeux, que plus la matière est divisée, plus elle acquiert d'énergie et de puissance. Cela doit donner à réfléchir aux savants ; et peut-être plus d'un a-t-il tremblé devant les conséquences de ces découvertes, et répété intérieurement le mot qu'un de ses prédécesseurs en autoritarisme scientifique prononçait à propos des expériences magnétiques : « Si ces faits étaient vrais, ils détruiraient la moitié des connaissances physiologiques. » (Paroles de Castel à la séance du 28 juin 1831 de l'Académie des sciences, où on examinait la question du magnétisme).

Pour nous, qui n'avons pas de parti pris, qui désirons au contraire que la science s'engage hardiment dans l'étude des infiniment petits et de l'invisible, où l'attendent certainement des surprises qui laisseront bien loin les découvertes les plus merveilleuses, nous allons donner notre explication sur ces phénomènes vitaux en nous efforçant de démontrer qu'ils ont

pour cause première l'action du principe spirituel : et nous nous estimerions heureux si les quelques réflexions qu'on va lire avaient la bonne fortune d'éveiller l'attention de quelqu'un de ces savants dont nous sollicitons le concours de tous nos vœux, malgré leurs préventions si peu justifiées.

III.

Nous sommes persuadé qu'il existe dans l'univers une substance différente de toutes celles dont on a constaté scientifiquement l'existence : elle est tellement subtile que, de même que ce qu'on nomme les forces, elle est intimement unie à la matière, et a pour mission de réagir sur elle pour la transformer et amener son évolution progressive : c'est cette substance que nous désignons sous le nom d'élément spirituel.

La matière, nous le savons, est inerte par elle-même, c'est-à-dire qu'elle ne saurait changer de manière d'être sans l'action d'une force étrangère ; ainsi l'atome matériel en repos ne peut entrer en mouvement que par suite d'une impulsion extérieure. Eh ! bien, c'est le principe spirituel qui sert de propulseur et de régulateur à la matière. C'est lui qui engendre le mouvement et le communique aux atomes matériels. De même que Dieu est le moteur suprême de l'univers, de même l'élément spirituel individualisé est le premier moteur de ce microcosme qu'on nomme la molécule matérielle. Et c'est pour cela que nous voyons constamment l'esprit uni à la matière, même dans les manifestations les plus élémentaires de la vie. L'atome matériel ne doit pas rester indéfiniment dans cet état d'infériorité et d'inconscience dont nous avons parlé plus haut. Il faut qu'il progresse en modifiant ses propriétés premières et qu'il acquière des facultés d'un ordre plus élevé. C'est une créature de Dieu dont la destinée consiste à monter vers lui par le travail et participer plus tard d'une façon consciente à l'œuvre immense de la création. C'est pour cela que la matière doit se spiritualiser ; et, pour atteindre ce but, il est nécessaire qu'elle reste longtemps en contact avec l'élément spirituel, qu'elle soit élaborée par lui et divisée en ses éléments constitutifs dont chacun, pris en particulier et arrivé au degré de subtilité voulue, sera l'objet d'un travail spécial ayant pour conséquence de le rendre entièrement docile aux impulsions de l'âme dirigeante.

Telle est, nous le croyons, l'explication logique de cette association du principe spirituel avec la matière ; voilà pourquoi les premières manifestations de la vie sur les planètes sont si rudimentaires ; ce sont pour ainsi dire de grossières ébauches qui feront place à des créations plus parfaites à mesure que la matière deviendra plus facilement maniable par l'esprit. C'est dans ce but que les âmes s'associent entre elles ; chacune servant de centre d'attraction à une de ces cellules dont la réunion constitue les organismes végétaux et animaux. Avec l'expérience acquise dans les combinaisons variées à l'infini auxquelles elles ont été mêlées, ces âmes savent choisir et attirer à elles les éléments matériels suffisamment élaborés pour leur obéir ; elles s'en forment comme une enveloppe fluide d'une très grande subtilité, et le mouvement incessant des atomes dans ce petit groupe a pour résultat de former un courant qui sollicite les particules de matière de plus grande dimension, et les met, pour ainsi dire, à la disposition de l'âme. Celle-ci, à l'aide de son instrument fluide, pénètre ces particules, en dissocie les atomes, en isole un certain nombre qui vont se grouper avec leurs congénères et augmenter son corps éthéré. Et ces atomes, après avoir concouru à la formation et à l'entretien des organes, suivront les âmes dans les espaces, et serviront entre elles de moyen de communication en recevant et transmettant tour à tour les impressions les plus diverses. Et à mesure qu'une plus grande quantité d'atomes sera ainsi spiritualisée sur un monde, les formes des êtres vivants iront sans cesse en se perfectionnant ; et les âmes, grâce à ces collaborateurs qu'elles se seront données par leur travail, verront insensiblement diminuer les difficultés de leur tâche ; et, leur œuvre prenant chaque jour des proportions plus étendues, il arrivera un moment où les créations matérielles les plus harmonieuses s'accompliront avec une facilité merveilleuse, sans aucun effort de l'esprit et par un simple acte de sa volonté.

Nous voilà bien loin des doctrines catholiques et de l'ostracisme dont elles frappent la matière contrairement à toutes les règles de l'équité. Nous désirerions suivre la matière dans sa marche vers la spiritualité et démontrer que les diverses forces : lumière, chaleur, électricité, ne sont que la manifestation sensible de ses modifications successives pour passer à l'état d'esprit. Mais ce travail nous entraînerait trop loin et dépasserait les limites que nous nous sommes tracées dans cet article : peut-être le repren-

drons-nous bientôt. En attendant, qu'il nous soit permis de faire remarquer que cette façon d'envisager les phénomènes naturels et leurs conséquences nous paraît donner une haute idée de la justice et de la sagesse de Dieu, qui impose à l'esprit la tâche fraternelle d'aider les êtres inférieurs à se débarrasser des imperfections de la matière et à revêtir l'intelligence et la conscience, à l'aide desquels, ils peuvent, dans la plénitude de leurs facultés, collaborer librement à l'œuvre de la création.

(CÉPHAS), L. de MONTAUT.

LE PSYCHISME

Sous ce titre, nous trouvons dans une Revue qui s'appelle *l'Esprit positif*(1), après s'être appelée *l'Eglise Unitaire*, et qui se publie à Marseille, une étude assez curieuse sur les phénomènes d'incarnation rapportés par William Crookes. L'auteur de ce travail n'est autre que le directeur de cette même Revue et son unique rédacteur, M. Alexandre Chaseray. M. Chaseray est à la fois un esprit religieux et un caractère très positif, qui, tout en repoussant tous les cultes du passé et toutes les conceptions surnaturalistes, croit fermement à la nécessité d'un lien religieux et affirme, pour son compte, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il se défend d'être spirite, mais se montre très sympathique au spiritisme, dont il attend la démonstration positive de cette immortalité en laquelle il espère, et, comme les spirites, il professe que l'âme ne peut se concevoir sans une forme corporelle, (le Perisprit), de nature très subtile sans doute, mais parfaitement objective et constituant à l'Esprit-immortel, au moi, à la personne qui s'est dépouillée par la mort de son corps terrestre, un organisme lui permettant d'établir des rapports avec le milieu éthéréen (*erratique*) où elle est appelée à vivre, comme aussi sans doute avec les êtres qui se trouvent dans certaines conditions. Il ne nie donc pas, *à priori*, la possibilité des relations entre les vivants et les morts, ou plus exactement entre les incarnés et les désincarnés, puisqu'il attribue

(1) *L'Esprit Positif*, revue des nouvelles idées philosophiques et religieuses, Dr Alexandre Chaseray. — A Marseille, librairie Laffitte, rue Paradis, n° 1. — A Paris, sous les galeries de l'Odéon et à la Librairie des Sciences psychologiques, rue des Petits-Champs, n° 5. Prix du n° 30 centimes.

à ceux-ci comme à ceux-là un organisme psychique qui leur est commun. M. Chaseray s'abstient de se prononcer sur la réalité de phénomènes, dont il n'a pas été témoin. C'est son droit. Il reconnaît cependant qu'il n'est guère possible de les mettre en doute, en présence des témoignages qui se produisent de tous côtés. Acceptant comme vrais et bien observés les faits rapportés par le savant chimiste William Crookes, il essaie de les expliquer par une théorie psychique, qui consisterait à ne voir, par exemple, dans l'apparition de Katie, dont Crookes a si exactement constaté l'individualité, la figure, les formes charnelles, la taille, le poids, la parole et l'intelligence, qu'une émanation de l'âme du médium (Florence Cook) et comme un dédoublement de celui-ci. Nous laissons la parole à l'auteur de cette explication. Bien que la plupart des lecteurs de ce bulletin aient leur conviction faite sur la question, il nous a semblé bon de reproduire cette tentative d'explication, quelque peu satisfaisante qu'elle puisse paraître, après toutes les preuves qui ont été données de la réalité objective des Esprits. Ce bulletin doit rester ouvert à toutes les contradictions qui peuvent se présenter sous le couvert de la raison et de la science. Il est l'organe d'une Société d'investigations et de recherches, et non pas d'une église fermée à tous ceux qui ne partagent pas les croyances de la majorité. Point d'orthodoxie, point d'infailibilité: le progrès par la liberté, telle est et sera toujours sa devise !

LE PSYCHISME.

« Nous avons plusieurs fois parlé des phénomènes psychiques, et donné à entendre que nous fondions sur eux l'espoir d'arriver, prochainement, à une démonstration positive de l'âme et de sa persistance après la destruction de l'organisme.

« Pour les spirites, disions-nous, le problème est résolu, puisqu'ils prétendent — de très bonne foi et non sans apparence de raison — que les âmes des morts entrent en relation avec les vivants, et produisent tous les phénomènes de médiumnité. Mais nous voulons nous maintenir sur le terrain du Psychisme, avec la plupart des savants qui se sont occupés de ces phénomènes et en ont constaté la réalité. Les résultats de nos propres expériences nous conduisent, en effet, à adopter la théorie de la force psychique, énoncée à peu près en ces termes par M. Serjeant Cox, savant jurisconsulte et philosophe anglais :

« Dans certaines conditions, encore imparfaitement fixées, et à distance du corps de certaines personnes douées d'une organisation nerveuse spéciale, il se manifeste une force qui, sans l'intermédiaire des muscles, exerce une action, produit visiblement le

mouvement de corps solides et y fait résonner des sons... De même que l'organisme lui-même est mû et dirigé intérieurement par une force: Ame, Esprit ou Intelligence (donnez-le nom qu'il vous plaira), de même, il est raisonnable de conclure que la force, qui produit le mouvement au delà des limites du corps, est la même qui le produit en dedans de ses limites... C'est à cette force que j'ai donné le nom de « Force psychique, » parce qu'elle prend, selon moi, sa source dans l'âme ou l'intelligence de l'homme... Je ne prétends pas affirmer que cette force ne puisse pas être quelquefois saisie et dirigée par quelque autre intelligence... La différence entre les partisans de la force psychique et ceux du spiritualisme (lisez spirittisme) (1) consiste en ceci: — Nous soutenons qu'on n'a point encore prouvé d'une manière suffisante qu'il existe un agent de direction autre que l'intelligence du médium, tandis que les spiritualistes (lisez spirites) acceptent comme article de foi que les esprits des morts sont les seuls agents de la production de tous les phénomènes. »

*
* *

« La distinction entre le spirittisme et le psychisme étant ainsi bien établie, nous allons exposer brièvement, pour l'interpréter ensuite, le fait de médiumnité le plus extraordinaire et en même temps le plus authentique qui soit parvenu à notre connaissance. Ce fait résulte d'expériences poursuivies pendant plusieurs mois par M. Crookes avec le médium Florence Cook. Nous renverrons, pour de plus grands détails, à la traduction de l'ouvrage du savant anglais : *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme* (2), d'où nous avons tiré ce qui suit :

« Mlle Florence Cook venait chez M. Crookes; elle y demeurait quelquefois une semaine entière. « Elle n'apportait avec elle, dit M. Crookes, qu'un petit sac de nuit, ne fermant pas à clef; pendant le jour elle était constamment en compagnie de Mme Crookes, de moi-même ou de quelque autre membre de ma famille... J'ai préparé et disposé moi-même ma bibliothèque ainsi que le cabinet noir; et, d'habitude, après que Mlle Cook avait dîné et causé avec nous, elle se dirigeait droit au cabinet... On baissait le gaz, et on laissait Mlle Cook dans l'obscurité. »

« C'est alors qu'avait lieu l'apparition de la forme Katie. Elle soulevait le rideau, qui séparait la pièce où était Mlle Cook endormie de celle où se trouvaient les spectateurs, et se montrait vêtue d'une robe blanche. Elle causait, se laissait toucher. Une fois M. Crookes lui demanda la permission de la prendre dans ses bras, « en gentleman », elle y consentit, et il acquit ainsi la conviction qu'elle était « un être aussi matériel que Mlle Cook elle-même. »

« M. Crookes désirait voir en même temps le médium et l'apparition; car, lorsqu'on pénétrait dans le cabinet avec une lampe, on ne voyait plus Katie. M. Crookes imagina d'expérimenter avec une lampe à phosphore et, après plusieurs tentatives infructueuses, il réussit un soir à voir Mlle Cook accroupie sur le plancher et comme insensible et Katie

(1) Les Anglais n'ont pas de terme spécial pour désigner ce que nous entendons par *spirittisme*.

(2) *Recherches sur les phénomènes du spiritualisme* par William Crookes F. R. S. membre de la Société royale de Londres. Se trouve à Paris, à la Librairie des Sciences psychologiques, rue des Petits-Champs, prix 3 fr. 50, franco.

debout derrière elle. Il put même, un autre soir, les photographier ensemble à la lumière électrique.

« J'ai, dit-il, la certitude la plus absolue que Mlle Cook et Katie sont deux individualités distinctes, du moins en ce qui concerne leurs corps... Katie est plus grande, a la peau plus douce, le teint plus blanc... La chevelure de Mlle Cook est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire; une boucle de celle de Katie, qui est là, sous mes yeux, et qu'elle m'avait permis de couper au milieu de ses tresses luxuriantes, après l'avoir tenu de mes propres doigts jusqu'au haut de sa tête et qu'être assuré qu'elle y avait bien poussé, est d'un riche châtain doré. Un soir, je comptai les pulsations de Katie: son pouls battait régulièrement 75, tandis que celui de Mlle Cook, peu d'instants après, atteignait 90, son chiffre habituel. En appuyant mon oreille sur la poitrine de Katie, je pouvais entendre un cœur battre à l'intérieur, et ses pulsations étaient encore plus régulières que celles du cœur de Mlle Cook, lorsque, après la séance, elle me permettait la même expérience. Éprouvés de la même manière, les poumons de Katie se montrèrent plus sains que ceux de son médium, car, au moment où je fis mon expérience, Mlle Cook suivait un traitement pour un gros rhume... Dans les façons et manières de s'exprimer, il y a aussi bien des différences... La photographie est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie, que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. »

« Katie fit ses adieux dans la séance du 21 mai 1874. M. Crookes laisse ici la parole à un rédacteur du journal *the Spiritualist*, qui assistait à cette dernière séance :

« Katie accepta un bouquet de M. Tapp et quelques lys de M. Crookes... Katie invita M. Tapp à délier le bouquet et à poser les fleurs devant elle sur le plancher; elle s'assit alors à la manière turque et nous pria tous d'en faire autant autour d'elle. Elle partagea les fleurs et donna à chacun de nous un petit bouquet qu'elle entoura d'un ruban bleu. Elle écrivit aussi des lettres d'adieu à quelques-uns de ses amis, en les signant « Annie Gwen Morgan » et en disant que c'était son vrai nom pendant sa vie terrestre... Katie prit des ciseaux, coupa une mèche de ses cheveux et en donna à tous une large part. Elle prit ensuite le bras de M. Crookes, fit le tour de la chambre et serra la main de chacun. Katie s'assit de nouveau, coupa plusieurs morceaux de sa robe et de son voile dont elle fit des cadeaux... On lui demanda si elle pourrait réparer le dommage ainsi qu'elle l'avait fait en d'autres occasions. Elle présenta alors la partie coupée à la lumière, frappa un coup dessus, et à l'instant cette partie fut aussi complète et aussi nette qu'auparavant... Elle parut alors fatiguée et disait tristement que sa force disparaissait; qu'elle désirait s'en aller; elle répéta à tous ses adieux de la manière la plus affectueuse... Tandis qu'elle dirigeait vers ses amis un dernier regard grave et pensif, elle laissa tomber le rideau et devint invisible. On l'entendit réveiller le médium qui la pria, en sanglotant, de rester encore un peu; mais Katie lui dit : — Ma chère, je ne le puis. Ma mission est accomplie, que Dieu te bénisse ! — Et nous entendîmes le son de son baiser d'adieu. Le médium se présenta alors au milieu de nous entièrement épuisé et profondément consterné. »

La fin au prochain numéro.

Le Gérant : H. JOLY.

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

25^e ANNÉE

N° 11

NOVEMBRE 1882.

AVIS IMPORTANT

L'administration de la *Revue spirite* prie les abonnés de vouloir bien se réabonner avant le 1^{er} janvier 1883, en envoyant un mandat-poste à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, 5, rue des Petits-Champs ; ils lui faciliteront l'expédition des écritures et lui éviteront l'ennui des réclamations.

L'abonnement continue sauf avis contraire. — *L'année commencée est due entière.*

Tous les bureaux de poste français prennent les abonnements à la *Revue spirite*, sans augmentation de prix, soit 10 fr. net.

COUP D'ŒIL SUR LE SPIRITISME EN BELGIQUE

A propos de l'Assemblée du 24 septembre.

Pour la première fois, nous avons eu une assemblée générale des Spirites belges. C'est avec une satisfaction unanimement partagée que nous avons constaté le nombre imposant d'adeptes des deux sexes qui s'étaient donné rendez-vous en cette occasion. Les organisateurs n'avaient pas compté sur 300 adhésions... et nous nous sommes rencontrés au nombre de 1,000 !

Quand, nous reportant seulement trois ans en arrière, nous nous rappelons, que nous ne pûmes, à cette époque, réunir seulement 50 Spirites à Bruxelles, nous avons bien sujet d'être fiers du progrès de nos idées et du courage de ceux qui sont venus affirmer leur croyance, quasi publiquement, au sein de notre capitale railleuse !

C'est la région de Charleroi qui a fourni le plus fort contingent dans cette grande réunion de famille.

Dans ce pays industriel par excellence, où nos frères et nos sœurs n'ont, pour la plupart, d'autre moyen d'existence que les périlleux et ingrats travaux des mines, notre doctrine se propage à pas de

géant (1). On dirait que la nature même de leurs occupations porte ces braves travailleurs à méditer sur les vérités supérieures que dédaignent le bourgeois insouciant ou ignorant, le rentier égoïste et le commerçant affairé. Aussi, là, arbore-t-on franchement notre drapeau, et, sans se montrer jamais sectaire ou intolérant, on se conduit en Spirite dans tous les actes de la vie. Plus de tempérament dans ses affirmations, plus de concession au respect humain; on est Spirite !

Ah ! c'est un spectacle bien édifiant que ces assemblées nombreuses qui se tiennent à Gohyssart-Jumet, et où les 4 à 5000 Spiritites des environs de Charleroi envoient leurs délégués. Le relèvement du prolétariat par la *force morale* n'est plus une vaine utopie, mais bien une réalité prochaine, quand on compte ainsi des millions de travailleurs qui ont décidément déserté les cabarets et les plaisirs abrutissants pour s'instruire mutuellement, contribuer de leur obole à la propagande de l'instruction et de la liberté de conscience et aider de leur personne au soulagement de la souffrance et de la misère !

Le pays de Liège était aussi largement représenté à l'Assemblée, grâce à l'influence et à l'activité croissante de l'importante Société *l'Union spirituaïste* et du groupe *la Paix*, qui ont pour organes le *Phare* et le *Messenger* ; des groupes, pour la plupart, affiliés à la *Fédération verviétoise*, se sont organisés à Poulseur, Verviers, Hersthal, Seraing, etc. etc. Ces groupes sont des centres en rapports constants avec de plus petites réunions de familles, ou avec des Spiritites isolés qui, pour différents motifs, ne peuvent s'affilier.

Les Spiritites du Brabant wallon étaient représentés par les groupes de Mont-St-Guibert, Baisy-Thy, Houtain-le-Val, Cérourx, et Court-St-Etienne. Là aussi on travaille avec ardeur, et notre doctrine fait journellement de nouveaux adeptes malgré tous les efforts du cléricalisme, qui, certains jours pourtant, sut encore diriger contre nous le bras séculier comme au bon vieux temps.

Sauf les deux groupes principaux d'Ostende, — dont le *De Rots* est l'organe, — le pays flamand n'a pas de groupes connus. Cependant, à Anvers, à Gand et à Bruges, nous possédons des frères en

(1) *L'Avenir*, organe des jésuites de Charleroi, jette périodiquement son « cri d'alarme » à ce sujet, et les feuilles catholiques des provinces « envahies » par le Spiritisme reproduisent ses articles avec force commentaires et amplifications — anti-spiritites naturellement.